

REVUE SUD-AMÉRICAINE

PUBLICATION BI-MENSUELLE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, FINANCIÈRE ET COMMERCIALE
DES PAYS LATINS DE L'AMÉRIQUEParaissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

	Un an	Six mois.
Europe.	60 fr.	30 fr.
Amérique	16 \$	8 \$

Un numéro : 2 fr. 50

Distribution gratuite aux salons de lecture, aux établissements publics, à la presse, bourses et syndicats de commerce, etc., etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs plusieurs des principaux hommes de lettres de l'Amérique latine.

Elle reçoit directement de la plupart des gouvernements latino-américains les documents et renseignements d'intérêt public.

DIRECTEUR :

P.-S. LAMAS, ex-Consul et Secrétaire de légation de 1^{re} classe.

Adresser la correspondance, rue Keppler, 12, Paris.

ON S'ABONNE :

En EUROPE : dans tous les bureaux de poste, sans augmentation de prix.
En AMÉRIQUE : chez les Agents, ou en s'adressant au Directeur.

Annonces : 1 fr. 50 la ligne.

Chaque numéro aura de 16 à 48 pages selon l'abondance des matières.

*M. le Dr Andrés Lamas, publiciste sud-américain, a pris à sa charge la section du Río de la Plata.**Il s'est réservé également et exclusivement l'administration de cette feuille dans cette partie de l'Amérique. — Son adresse : Buenos-Aires, rue de la Piedad, 255.*

Voir dans la dernière page la liste des Agents et des endroits où se fait, à Paris, la vente du numéro de ce journal.

SOMMAIRE

Le droit de la guerre et le droit de la paix; l'arbitrage, par Pedro S. Lamas, page 181. — La littérature de l'Amérique latine, par J.-M. Torrès-Cañedo, ministre du Salvador, membre correspondant de l'Institut de France, page 184. — Un souvenir de la Colombie, par Miguel Cané, ministre argentin en Allemagne et en Autriche-Hongrie, page 187. — Considérations sur l'immigration, par le Dr M. R. G., page 188. — Courrier d'Amérique, page 189. — Courrier d'Europe, page 194. — Revue économique, page 195. — Revue financière, page 196. — Revue commerciale, page 200. — Arts, sciences et faits divers, page 202. — Mouvement maritime, page 203. — Annonces, page 204.

Le droit de la guerre et le droit de la paix.

L'ARBITRAGE.

Toute guerre entre hommes est une guerre entre frères.
(VICTOR HUGO.)La guerre est le seul jeu où les deux parties se trouvent en perte quand il est fini.
(WALTER SCOTT.)

I

On ne saurait méconnaître les progrès accomplis, dans l'organisation sociale, par l'esprit fécond de la philosophie à travers les siècles, malgré les obstacles puissants de la tradition, en dépit de la force réactionnaire des intérêts froissés par les réformes.

Cependant, en analysant la législation et la jurisprudence universelle de notre époque, on ne saurait également méconnaître que, sous certains points de vue, ces progrès sont plus éphémères, plus apparents que réels, et que la société, sur quelques questions capitales, a fait très peu de chemin, qu'elle est restée même stationnaire, vaincue, ou tout au moins arrêtée, dans son

élan instinctif de civilisation, devant les obstacles presque infranchissables des passions et des intransigeances humaines.

Les contestations et les différends entre les individus et entre les peuples donnèrent lieu, dès l'époque la plus reculée de l'histoire, en commençant par les temps bibliques, aux luttes personnelles ou collectives qui ont ensanglanté la surface de la terre, résultat de la doctrine fatale, spontanée et sauvage de la force, cette hydre envenimée que la civilisation s'est montrée, jusqu'à ce jour, impuissante à vaincre pour la gloire et pour le bonheur du monde.

II

Le droit de la guerre, reconnu comme tel depuis Aristote et Cicéron par une foule de philosophes et de jurisconsultes, est un héritage des temps barbares et des sociétés embryonnaires de l'antiquité, incompatible avec la civilisation moderne, avec les progrès merveilleux dans la science, dans les arts, dans l'organisation civile de ce siècle qui laissera dans l'histoire, sous plusieurs rapports, malgré toutes ses défaillances, un sillon lumineux, fécond en germes pour la prospérité humaine.

Sous le point de vue de la guerre, la société n'a pas encore franchi les limites de la civilisation, dans l'étymologie sincère, consolatrice et brillante de cette parole magique, qui renferme tous les dogmes du droit et de la justice.

La guerre, c'est le meurtre, c'est le brigandage, le sang, les larmes, le feu et le carnage dans un but de conquête, de vengeance ou de haine!

Et la guerre est un droit! Un droit des peuples; un droit reconnu, organisé, acclamé, accepté, avec ses codes et sa jurisprudence criminelle, qui laisse dans l'histoire des traces de sang et des pages de honte pour ces peuples!

Combien d'efforts héroïques, combien de glorieuses défaites des hommes de cœur, des apôtres de la paix, de la concorde, du triomphe du droit contre les empiètements barbares de la force!

Et néanmoins cette lutte des idées, des raisonnements, de la philosophie idéaliste et généreuse qui combat pour la vérité, pour le bien et pour la justice, se renouvelle tous les jours, car la foi ne meurt jamais dans l'esprit social, confiante dans la victoire suprême de l'avenir contre les idolâtres du carnage et de la gloire achetés au prix du fratricide!

III

Le droit de la paix est le droit naturel; le droit de la paix est, comme le droit du travail, le droit de l'humanité.

La paix, c'est la règle; l'exception, c'est la guerre. De même que la liberté est la règle, — le droit le plus sacré, le plus naturel, le plus authentique de l'homme, — et l'esclavage l'exception, odieuse et barbare, le vol autorisé et légitimé par la force.

Entre le droit de la guerre et le droit de la paix, il y a un abîme.

Hobbes, Grotius, Vattel, Puffendorf, Wolf, Kant, Hegel, Fichte, Joseph de Maistre, Prudhon, Hugo, Girardin et tant d'autres écrivains, philosophes, hommes de cœur et hommes de science, ont été impuissants pour faire franchir, par les codes et par la jurisprudence européenne, cet abîme profond, pour concilier le droit avec la violence, pour faire triompher le droit contre la force.

Mais si l'Europe n'a pas pu rayer le *droit de la guerre*, le biffer, l'expulser de ses codes, si elle n'a pas pu ou n'a pas voulu répudier cet héritage honteux des temps barbares, l'Amérique peut et doit le faire.

C'est pour elle une question non seulement de justice, d'humanité, de morale, mais aussi une question de développement matériel, d'intérêt, de progrès, de peuplement, de prospérité individuelle et collective.

Comment arriver à ce résultat glorieux, comment bannir à tout jamais la guerre internationale, comment prévenir efficacement la *paix armée*, cette ruine pour les finances, ce tonneau de Danaïdes des impôts, cette surcharge énorme du travail, qui dévore les épargnes, qui appauvrit, qui tue, qui désole?

IV

L'arbitrage est la forme la plus ancienne de juridiction; l'arbitre remplaçait le tribunal; ce juge, sans les formalités, sans les entraves, mais aussi sans les garanties de la procédure, — sans autres codes, sans autres lois, que les lois et les codes de la bonne foi et de la conscience, étaient appelés à résoudre toutes les contestations, tous les différends, toutes les discordes.

L'arbitrage est donc la forme naïve, naturelle, primitive, imaginée par les peuples pour éviter la solution par la violence, par la force, pour prévenir le pugilat et le désordre.

Chez les Hébreux, les Indous et les Grecs, l'arbitrage, admis comme la meilleure forme pour accorder les différends, était soumis à des règles uniformes et précises.

A Rome, des dispositions nombreuses consacraient le même principe de juridiction et l'adaptaient aux mœurs et aux progrès sociaux.

Dans l'époque de Justinien, il y avait diverses espèces d'arbitres: les uns choisis par les parties (*compromissarius, juratus, ex moda pacto*), les autres par le préteur (*sententia judicium constitutus, arbiter in causis bone fidei*).

Dans les temps plus éloignés de l'histoire de France, l'arbitrage est consigné comme le mode le plus habituel de jugement. Le premier document qui proclame cet usage est la ratification des statuts de Montpellier, par Pierre II, roi d'Aragon. Les principaux textes du Digeste et du code sur la juridiction arbitrale, furent adoptés par Pierre de Fontaines dans son conseil.

En 1363, un document législatif, le premier de ce genre sur cette matière, établissait les règles précises sur l'arbitrage. Cette forme de juridiction, chaque jour plus appréciée, fut rendu *obligatoire* dans le cas de contestations entre marchands et associés, pour les demandes de partage, en compte de tutelles, etc., par les ordonnances de 1560, de 1673 et de 1681.

En 1793, ce principe, celui de l'arbitrage obligatoire dans certains cas et facultatif dans d'autres, fut de nouveau consacré.

Plus tard, dans ce siècle, une réaction s'opère contre l'arbitrage; on veut l'abolir, il résiste aux attaques de quelques intérêts inavouables, et prend place à la fin, dans le code de procédure civile et dans la législation commerciale qui maintenait, en fait d'arbitrage, les dispositions de l'ordonnance de 1673.

L'arbitrage obligatoire, en matière de commerce, fut cependant aboli en France par l'article 1^{er} de la loi du 17 juillet 1856¹.

V

Nous venons de rappeler en quelques mots l'histoire de l'arbitrage comme forme primitive de juridiction, pour accorder les différends individuels en matière civile et commerciale.

Le progrès social, la science juridique, ont organisé les tribunaux en dictant les codes et les lois sages et prévoyantes de la procédure.

On a donné aux parties, sous l'égide de l'égalité et de la liberté, toutes les garanties possibles, moins l'infaillibilité, qui n'est pas de la nature humaine.

On a évité ainsi, dans la mesure du possible, le pugilat, le désordre, le recours à la force pour résoudre, réciproquement, les contestations entre individus, entre associations, ou entre ces personnes juridiques et l'entité, également juridique, de l'État.

Les droits de la propriété, de la famille, de l'honneur sont ainsi sauvegardés, dans la société moderne, par le souffle puissant de la civilisation, par le progrès des idées, par les conquêtes et l'influence de la doctrine féconde de l'autonomie, de l'égalité et de la liberté de l'homme dans ses rapports avec la collectivité sociale.

C'est cette collectivité, l'effort, la volonté de tous et de personne, qui a organisé ainsi le mode d'accorder les différends, de résoudre les contestations, d'éviter le pugilat, ce recours à la lutte, à la guerre, à la force, ce moyen répudié par la civilisation, par le droit, par la raison, par la justice.

L'empire de la loi a donc été proclamé, dans les sociétés modernes, dans l'ordre interne, juridictionnel de chaque État civilisé. C'est ce qu'on appelle le droit du territoire, la législation nationale.

Mais des contestations, des différends, se soulèvent, fréquemment, tous les jours également, entre les peuples, entre les nations, contestations et différends qui ont créé les guerres et qui ont provoqué, comme une conséquence logique, fatale et ruineuse, ce qu'on nomme aujourd'hui *la paix armée*.

1. Dalloz, Jay et Le Hir (Paris, 1843); Goubot de la Billannerie (Paris, 1832); Bellot des Minières (Paris, 1838).

Il n'y a-t-il pas un moyen de résoudre ces discordes, quand l'entente devient impossible, en dehors de la lutte, de la guerre, de la force, ce pugilat honteux, barbare, ruineux pour les nations, pour les peuples?

VI

La loi de la force était, dans l'antiquité, l'unique loi internationale, caractéristique des temps barbares, de cette nuit de l'histoire, où le droit était un mythe, la propriété, la liberté, l'honneur même, le partage du vainqueur, — l'esclavage, la honte, le dénuement absolu, la triste perspective du peuple abandonné par l'influence fabuleuse du fils capricieux, inconstant et voluble de Junon.

L'arbitrage fut la forme première en dehors de la force, quand l'accord amical devenait impossible, de la juridiction internationale, comme il l'avait été, en dehors du pugilat, dans les questions de droit commun.

Nous trouvons dans le XIII^e siècle les premières traces de l'arbitrage international.

En 1244, l'empereur Frédéric II prit le Parlement de Paris pour arbitre entre lui et le pape Innocent IV. — En 1264, Louis IX rend une sentence entre le roi d'Angleterre et ses barons révoltés. En 1298, le roi d'Angleterre, Edouard I^{er}, et celui de France, Philippe le Bel, choisirent pour arbitre le pape Jean XXII. En 1546, les souverains de ces deux mêmes nations soumièrent à la décision de quatre avocats une contestation sur une forte somme d'argent. L'Espagne et la Suisse, au sujet d'un différend de limites dans la Franche-Comté, eurent recours à l'arbitrage. En 1613, l'archiduc d'Autriche et le duc de Wurtemberg soumièrent leurs prétentions sur le comté de Montbéliard à l'arbitrage du Parlement de Grenoble.

Dans les deux derniers siècles, l'histoire enregistre beaucoup d'autres exemples.

Les solutions par arbitrage deviennent, cependant, de jour en jour moins fréquentes en Europe, tandis qu'en Amérique elles se succèdent, se multiplient, comme un principe tacitement reconnu, accepté, proclamé par toutes les consciences et imposé par les intérêts multiples de la paix, de la concorde et du travail.

Une question de revendication et de dédommagement entre les États-Unis et le Chili fut soumise et résolue en 1858 par le roi des Belges. Le même arbitre eut faculté pour résoudre, en 1863, le différend entre le Pérou et les États-Unis au sujet des bâtiments *Lizzie Thompson* et *Georgina*. Des commissions arbitrales mirent fin, en 1860 à deux conflits d'intérêts, l'un entre les États-Unis et la Nouvelle-Grenade, l'autre entre les États-Unis et la République de Costa-Rica. En 1870, la République Argentine et le Paraguay soumièrent à la décision du président des États-Unis la question territoriale du Chaco. Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples.

Dernièrement, la République de Honduras signa un traité avec les États-Unis de Colombie, par lequel les deux États s'engagent perpétuellement à soumettre à la décision d'arbitres les différends entre les deux pays. La Colombie et le Venezuela viennent de soumettre la décision d'une grave question internationale à l'arbitrage de S. M. le roi d'Espagne. Le Guatemala et le Mexique, ont eu recours également, il y a peu de semaines, à ce même moyen de décision, pour éviter des difficultés dans le règlement définitif de la question de limites, qui a été déjà heureusement tranchée en principe. La

République Argentine, forte dans la conscience de son droit, a renouvelé au Brésil l'offre faite, en 1876, de soumettre à la décision d'arbitres leur différend au sujet des territoires des Missions. Le Brésil finira par l'accepter : S. M. D. Pedro II ne voudra pas ternir sa renommée d'homme de conscience, d'homme de science, de monarque éclairé, juste et raisonnable, en répudiant, lui, le principe de la raison et de la justice.

VII

On connaît les efforts faits en Europe dans les dernières années par quelques groupes d'hommes de cœur, qui ont déployé le drapeau de l'humanité, de la civilisation, du progrès social et de la justice pour opposer aux empiètements féroces et insolents de la force les principes du droit, de la fraternité et de la concorde universelle.

Comme il y a des tribunaux, des juges pour accorder les différends, les dissentiments entre individus, dans la vie, dans l'organisation civile, — pourquoi les questions internationales ne seraient-elles pas soumises à des juges, à des tribunaux *ad hoc*, évitant ainsi à l'humanité les horreurs de la guerre, et à l'histoire les pages sombres et sanglantes du fratricide organisé comme une institution légale?

Les idolâtres de la force, les incrédules, les retardataires opposent à ces arguments des *Sociétés de la Paix* d'autres arguments, plus ou moins spécieux et plus ou moins logiques.

Ceux qui étudient de bonne foi le problème se demandent : « La sentence rendue, comment sera-t-elle exécutée contre le condamné qui ne s'y soumettra pas? On voit bien que la guerre reviendra sur le tapis : que le sang coulera de nouveau pour donner la raison au plus fort. »

Dans le n^o 4 de la *Revue*, page 93, nous avons manifesté notre opinion, répondant, par l'exposition d'un système général pour notre Amérique en matière de contestations internationales, à cette objection qu'on répète à satiété en Europe.

Nous disions alors :

« L'arbitrage, en effet, comme moyen de solution des différends internationaux entre les États de l'Amérique latine, ce serait le salut de notre continent; nous voudrions, cependant, que ce principe fût solidairement établi, dans le sens d'une alliance pour soumettre au respect de cette convention l'État qui, dans un moment donné, sous un prétexte quelconque, voudrait avoir recours aux armes au lieu de se soumettre à la décision de l'arbitre; nous voudrions aussi que l'arbitre, sauf des circonstances spéciales, fût choisi dans l'Amérique latine et que, faute d'entente dans le choix de ce juge, un tribunal fût organisé, composé de représentants de plusieurs États de l'Amérique. »

VIII

Il est inutile de nous allonger davantage.

L'Amérique a une mission à remplir : celle de donner à l'humanité entière l'exemple du respect à la justice, au droit, aux saintes inspirations du devoir, faisant triompher, du naufrage qui les menace, les doctrines salutaires de la paix et de la concorde universelle.

L'Amérique peut facilement abolir sur son sol, par l'organisation définitive de l'arbitrage, les guerres internationales et, par conséquence, la ruine, les sur-

charges de l'impôt exigées par l'anomalie des armées permanentes.

L'Amérique est un groupement de sœurs, une race, une famille, avec des gloires, des traditions, des aspirations communes.

La base de son avenir, la condition, l'attrait, le problème de son peuplement rapide, s'appelle *la paix*.

Cherchons dans la paix, consolidée, inébranlable, l'appui de la prospérité, du développement moral et matériel de l'Amérique.

Cherchons dans la paix, dans le désarmement, l'argument suprême et décisif pour attirer sur notre sol merveilleux en richesses naturelles, les bras et les capitaux de l'Europe.

Un congrès latino-américain devrait se réunir dans le but de *décréter la paix*, à exemple de cette assemblée glorieuse et patriotique, qui décréait autrefois *la victoire* au nom de la liberté, de la démocratie, des droits de l'homme!

PEDRO S. LAMAS

La littérature de l'Amérique latine

CONGRÈS LITTÉRAIRE, INTERNATIONAL. — Session de 1879.

Rapport présenté par M. Torres-Caicedo, membre du Comité d'honneur¹.

I

Messieurs,

Vous connaissez et vous admirez, avec juste raison, ce peuple né à peine d'hier et qui aujourd'hui est une grande puissance : l'Amérique Anglo-Saxonne.

Vous savez que, grâce à une liberté bien ordonnée, à l'initiative individuelle sans égale, on y marche dans la voie du progrès avec une rapidité incroyable, mais qui se maîtrise et ne devient jamais de la précipitation. — Sur 295,139 kilomètres de chemins de fer qu'il y a en exploitation dans le monde entier, les États-Unis en possèdent 126,824. La proportion des lignes télégraphiques est très supérieure. Là, on trouve des écoles à chaque coin de rue; quant aux bibliothèques, elles abondent dans ce pays, et le peuple qui s'intitule *the most reading people* (le peuple qui lit le plus), est, à l'heure actuelle, non le plus savant, mais le plus *sachant*. Sa marine marchande est à peu près sans rivale. Pendant la

1. Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue* ce nouveau travail de l'éminent M. Torres Caicedo, qui, quoique n'ayant aucune part dans la rédaction politique de ce journal, a tant contribué par ses écrits remarquables au succès de notre journal et à l'accueil bienveillant qu'il a rencontré partout, en Europe comme en Amérique.

On verra que M. Torres Caicedo, dans ce brillant écrit, ne néglige pas de faire l'éloge mérité de la grande République anglo-saxonne, comme il l'a fait dans le passé, comme il le fera sans doute dans l'avenir. Il se montre ainsi conséquent avec ses opinions et avec ses principes; l'écrivain qui dans les moments difficiles pour ce pays, lors de la guerre de sécession, mettait son talent et sa plume au service des grands et vrais intérêts de la patrie de Washington, a profité de toutes les occasions pour manifester son admiration pour ce peuple qui a démontré pratiquement que la doctrine du *self government* est loin d'être une utopie et que la République n'est pas incompatible avec l'ordre, la paix, la liberté réelle et le progrès moral et matériel des congrégations politiques.

Nonobstant ces antécédents de M. Torres Caicedo, à l'égard des États-Unis d'Amérique, bien connus de tous ceux qui l'ont accompagné, de près ou de loin, dans sa féconde carrière diplomatique et littéraire, un estimable journal qui se publie à Gand, a cru devoir dire, bien à tort, en vérité, que l'illustre écrivain « attaque ouvertement dans les colonnes de la *Revue Sud-Américaine* la grande République des États-Unis. »

C'est à propos d'un article que la *Revue* a eu l'honneur de publier (et qui a été reproduit dans les principaux journaux de presque toute l'Amérique latine), sous le titre *l'Amérique anglo-saxonne et l'Amérique latine*, que notre confrère de Gand a avancé, un peu légèrement, il faut en convenir, cette proposition, contraire à la juste appréciation des faits.

M. Torres Caicedo est loin d'attaquer, dans cet écrit remarquable, la grande République des États-Unis.

Politique profond, patriote clairvoyant, l'illustre écrivain, tout

guerre de sécession elle a construit des monstres marins qui ont forcé toutes les nations à transformer leur marine de guerre. Pour conserver l'unité nationale, elle a contracté une dette de quinze milliards dont l'amortissement s'opère à raison de cent millions par mois. Après avoir mis sous les armes plus d'un million d'hommes, la paix faite, l'armée a été réduite à 45,000 soldats.

Aujourd'hui, cette nation qui a tant produit, tant inventé et tant perfectionné; cette nation qui marche en tête du progrès tant social qu'industriel, en est arrivée déjà à être la rivale redoutée de tous les centres manufacturiers. Elle est libre et prospère, parce qu'elle aime la liberté comme on aime une épouse chaste, et non comme d'autres nations qui adorent cette déesse avec la passion et les ardeurs qu'on réserve à une maîtresse.

En résumant ainsi les sentiments d'admiration que l'on éprouve pour la grande nation anglo-saxonne, que d'injustices ne commet-on pas quand il s'agit de l'Amérique latine!... Connait-on seulement sa topographie?... Ne voit-on pas fréquemment des hommes, même instruits, confondre le Mexique avec le Paraguay, et qui croient que le continent américain n'est peuplé que de Caraïbes?...

Pour la grande majorité, l'Amérique latine est un pays de tremblements de terre, de serpent à sonnettes, de révolutions sans trêve ni merci; d'aucuns veulent bien ajouter qu'on y trouve de la canne à sucre et du café!

Grande est la surprise de ceux auxquels on dit que, dans ces pays, on trouve des localités où la température moyenne est de 16 à 18 degrés en été comme en hiver; qu'on y trouve toutes les productions du sol: le blé, le seigle, l'orge, le riz, le maïs, le café, les patates, etc.; que le sol, d'une fertilité exceptionnelle, se prête merveilleusement à la culture de toutes les céréales, de tous les légumes, de tous les fruits qui se cultivent en Europe.

L'Exposition universelle de 1878 a fourni une preuve irréfutable à l'appui de cette assertion. La terre de l'Amérique latine est une véritable Eden; ce n'est pas moi qui parle ainsi, *pro domo mea*, — ce sont des hommes éminents comme le baron de Humboldt, le marquis de Litta, et tant d'autres voyageurs illustres, d'une véracité qui égale leur autorité.

Entre les deux plus grands océans du monde qui baignent ses côtes, l'Amérique latine jouit d'un printemps ou d'un été éternel. Depuis le lichen jusqu'au cèdre, depuis la rose jusqu'à la *Victoria Flower*; depuis la patate jusqu'au manioc; depuis le colibri jusqu'à l'antide et le condor; depuis le tapir jusqu'au lama et au castor; depuis le fer jusqu'au platine; depuis le charbon de terre jusqu'à l'émeraude et le diamant: tout se rencontre dans ces régions privilégiées.

Le sommet des montagnes atteint des hauteurs inconnues en Europe: l'Illampu, le Cotopaxi, l'Antizana, le Chimborazo, couverts sous le ciel intertropical de neiges éternelles qui assainissent l'atmosphère; des plaines, comme les pampas

en faisant l'éloge du grand peuple anglo-saxon de l'Amérique, voit dans les tendances dominatrices de sa politique externe, à l'égard des peuples latins du Nouveau Monde, un danger pour l'autonomie, pour l'intégrité territoriale, pour l'indépendance de ces nations; et nous voulons parler non pas de la politique extérieure de l'actuel ministre d'Etat de l'Union, mais des doctrines émises avec tant d'énergie par MM. Seward, Brown, Blaine, etc.

Et ce cri d'alarme, ce cri du cœur, franc, loyal, sympathique a vibré à travers l'océan, arrivant comme un jet de lumière dans nos Républiques d'outre-mer, où la parole de M. Torres Caicedo a contribué à réveiller la défiance contre une politique d'absorption, contraire aux vrais intérêts de l'Amérique latine.

Paix, amitié, cordialité, dans nos rapports avec la grande nation septentrionale du Nouveau Monde, sans pour cela laisser de combattre les tendances de la doctrine du *destin manifeste* et d'opposer à cette politique, celle de la fraternité des peuples, conciliée avec le respect réciproque de l'autonomie et de l'indépendance la plus absolue et la plus efficace.

Voilà les principes proclamés par M. Torres Caicedo, les mêmes que la *Revue* avait considéré devoir insérer dans son programme.

Quant à la malheureuse guerre du Pacifique, M. Torres Caicedo, ami de la paix, conséquent avec ses opinions, bien contraires aux solutions violentes, fit son possible pour éviter la continuation de la lutte.

Aussitôt que la nouvelle du conflit armé arriva en Europe, il se hâta de provoquer une réunion, chez lui, de plusieurs latino-américains qui se trouvaient alors à Paris; il leur soumit un projet de lettre pour être adressée à la *Société Française des Amis de la Paix*, idée qui fut chaleureusement approuvée.

Nous publierons cette lettre dans notre prochain numéro, ainsi que les autres documents relatifs à cette tentative, inspirée par les sentiments les plus nobles et les plus patriotiques.

PEDRO S. LAMAS.

de Buenos-Aires, les llanos de Venezuela, les savanes de Bogota, nourrissent des millions de bêtes domestiques; des forêts, que l'homme n'a pas encore exploitées, contiennent des richesses incalculables; des fleuves comme l'Amazone, le Maraçon, l'Orénoque, le Parana, le Rio de la Plata, sont des artères commerciales incomparables; des isthmes, comme ceux de Panama, du Nicaragua et de Tehuantepec, s'offrent pour être dans un avenir prochain le trait d'union qui reliera les mers et les mondes. A l'heure actuelle, ces régions sont déjà riches et pourtant la centième partie à peine de leur surface est exploitée. Le blé, le maïs, le riz, la canne à sucre, le café, le théobrome ou cacao, l'indigo, l'innombrable famille des palmiers, qui donne à la fois du pain, du lait, du vin, de l'huile, des fruits savoureux, des plantes potagères, de la cire, du bois, des cordes, des fibres dont on fait des tissus; le majestueux ceibo, le magnifique nopal, le tabac, le salutaire quinquina, le coca, véritable manne dont le suc apaise la faim et la soif et remplace le sommeil... voilà ce que produit ce sol béni de Dieu et critiqué par les hommes.

II

Dans presque tous ces pays, à l'époque de l'agitation a succédé le calme; au règne du sabre a succédé le règne de la loi: après l'exagération la tolérance: la justice et la philosophie commencent à prévaloir dans les institutions; la sécurité matérielle, la liberté et la propriété, enfin, s'y trouvent parfaitement garanties. En fait de libertés, on y jouit de toutes celles que les codes les mieux entendus aient jamais accordées au citoyen:

- La liberté industrielle,
- La liberté de locomotion,
- La liberté d'association,
- La liberté de conscience,
- La liberté d'exprimer sa pensée par la parole ou par la presse.

Depuis longtemps l'esclavage est aboli; tout esclave est libre à partir du jour où il foule le sol de nos républiques.

Dans une de ces nations l'Eglise est séparée de l'Etat.

Le Gouvernement n'exerce ses attributions que là où les particuliers ne peuvent agir par eux-mêmes, c'est-à-dire, qu'il gouverne peu et qu'il laisse un vaste champ à l'initiative individuelle, source féconde de progrès.

Le système municipal, base du bonheur des communes, est régulièrement établi; les pouvoirs sont nettement définis.

Les contributions sont minimales et bien réparties. Aucun impôt ne pèse sur ce qui peut contribuer à l'avancement moral et intellectuel du peuple. Ainsi, la circulation des journaux, le papier, les livres, les presses à imprimer sont exempts de tous droits.

Le régime pénal est des plus doux; dans certains Etats la peine de mort a été abolie.

Les étrangers qui vont se fixer dans nos pays trouvent les plus grandes facilités pour se faire naturaliser, et ils peuvent facilement jouir des droits politiques. Le séjour même sur le territoire de nos républiques donne, par le fait, tous les droits civils. Les étrangers n'ont pas, même aux Etats-Unis, obtenu une protection aussi étendue, car, dans la République du Nord, ils ne pouvaient posséder ni biens-fonds ni immeubles.

Les forces armées sont insignifiantes.

Les rivières intérieures sont ouvertes à la libre navigation.

Les Républiques latino-américaines, pour la plupart, jouissent du précieux avantage d'avoir des formes gouvernementales semblables, de parler une même langue, de professer un même culte, sans en exclure toutefois aucun autre, de n'avoir ni privilège à détruire, ni castes à ramener à l'égalité.

Les questions de nationalité, d'équilibre politique, *brillent par leur absence*.

S'il y a encore quelques questions de limites mal définies, les territoires sont si vastes que ce ne sera pas pour conquérir, ou pour assurer la possession de quelques lieues de terrain, qu'on verra éclater des guerres internationales de longue durée, si elles naissent un jour. De jour en jour, et d'un commun accord entre les Etats, on accepte les principes philosophiques et pratiques: la fixation des limites naturelles, dans les territoires contestés, et les principes des compensations, ainsi que l'*uti possidetis* de 1810.

Les systèmes monétaires de l'Amérique, en général, les

systèmes des poids et mesures sont les systèmes décimaux français.

Cette Amérique latine, si mal jugée parce qu'elle est si peu connue, n'en fait pas moins de véritables progrès. La population de ses républiques, qui, en 1810, époque de l'indépendance, n'atteignait pas 17 millions d'habitants, s'élève, aujourd'hui, à plus de 38 millions. Son commerce d'exploitation, qui était nul, peut s'évaluer, avec la France seulement, à 810 millions de francs par an, et, avec la Grande-Bretagne, son commerce suit une progression constante.

Il y a des pays, comme le Chili, qui consacrent à l'instruction publique une somme proportionnellement supérieure à celle que la France dépense pour le même objet.

Dans quelques-uns de nos Etats, l'instruction est depuis longtemps obligatoire et gratuite.

Les écoles se multiplient, sous le régime de la liberté de l'enseignement.

Les douanes ont le caractère purement fiscal et nullement protecteur.

La liberté de la presse existe chez une de ces Républiques d'une façon si absolue, qu'elle va jusqu'à l'absurde, puisqu'on ne poursuit ni la diffamation ni la calomnie.

Des hommes, appartenant à différents partis politiques de l'Europe, parlent avec un suprême et ridicule dédain des *petites républiques de l'Amérique latine*; on raconte que la société s'y compose de généraux qui se sont engouaisés et d'autres qui aspirent à renverser les premiers afin de s'engraisser à leur tour. Eh bien! en présence de ces affirmations, il est nécessaire de dire que l'Amérique latine compte des savants, des penseurs, des hommes de lettres.

Permettez-moi, Messieurs, une observation. Si un Latino-Américain ignore le nom d'un comté d'Angleterre ou celui d'un des départements de la France; s'il ne connaît les prouesses de tel ou tel homme d'Etat, de tel ou tel acteur célèbre... Alors, on l'appelle volontiers sauvage. Par contre, il semble très naturel qu'on ignore, en Europe, que dans notre riche et féconde Amérique il y a des gens qui savent penser et écrire, parce qu'ils pensent juste et qu'ils luttent pour la vérité.

On nous reproche nos révolutions! Mais il y a, en Europe, des Etats qui en font tous les dix-huit ans; d'autres, de dix ans en dix ans; d'autres qui sont engagés dans d'incessantes et effroyables guerres internationales, pour lesquelles on peut, comme terme moyen, fixer environ huit ans. Et c'est en présence de ces faits qu'on se croit en droit de critiquer des nations qui ne comptent pas soixante et dix ans d'existence propre et indépendante depuis la cessation du régime colonial. Peut-on citer chez elles une révolution sérieuse tous les dix ans? *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?*

D'autre part, a-t-on pris la peine de calculer le nombre de siècles et la quantité de sang versé dans les guerres civiles ou internationales pour fonder l'indépendance, l'unité, la nationalité de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Italie et de toutes les autres nations? Quel est le pays du monde qui, dans soixante et dix ans de vie propre, âge actuel des Etats latino-américains, a réalisé les progrès de la civilisation dont ils offrent l'exemple et dont ils pourraient s'enorgueillir?

III

Malgré l'étonnement que cela peut causer, ces *révolutionnaires* à l'état chronique ont une littérature, des écrivains, des publicistes, des philosophes, des savants, qui ont appelé l'attention et mérité les éloges des Humboldt, des Litta, des de Pradt, des Constant, des Cantu, des Villemain, des Lamartine.

Ne pouvant ni vous tracer le portrait ni vous faire la critique de tant d'écrivains, ni de tant de livres, je dois m'astreindre à vous en faire une courte nomenclature, dont je vous prie d'excuser l'aridité forcée.

La littérature latino-américaine compte trois périodes, qui seront sans doute adoptées comme classement, par celui qui en écrira l'histoire.

Celle du régime colonial, où figureront en première ligne: Alarcon et Gorostiza, qui furent les réformateurs du théâtre espagnol; Navarrete, Castellanos, Piedrahita, Sanchez de Tagle, etc.

Excepté celles d'Alarcon, Gorostiza et quelques autres, les œuvres littéraires de cette époque sont des réminiscences d'un goût douteux. En poésie surtout, c'est un mélange de mythologie païenne et de nomenclatures catholiques. Les

Vénus, les Minerves, les dieux de l'Olympe se coudoient avec les anges, les saints et la sainte Vierge.

Les magnificences de la nature intertropicale inspirent, élèvent l'imagination des poètes; mais au milieu de fleurs, au calice parfumé, d'arbres aux cimes touffues, d'oiseaux aux chants harmonieux, on voit apparaître des légions de nymphes et de satyres immigrés à la suite des conquistadores.

La seconde période, celle de la durée de la guerre de l'Indépendance, a été féconde en militaires maniant la parole et la plume avec autant de vigueur que l'épée. Des poésies vigoureuses, pleines d'enthousiasme, naissent dès lors et enflamment les masses; cependant ce n'est pas l'époque la plus brillante de notre littérature: bien que des publications de ce temps permettent de constater qu'il y avait déjà des érudits de premier ordre, des poètes de mérite, des publicistes de savoir et de talent.

La troisième période se confond jusqu'à un certain point avec la seconde; elle a pris naissance à la fin de la guerre de l'Indépendance. Petit à petit, grâce aux maîtres dont nous parlerons plus loin, grâce aussi à l'initiative individuelle, la société sud-américaine, jouissant des bienfaits de la liberté, on vit se fonder des cercles littéraires. La presse adopta une forme nouvelle: prenant des forces, elle suivit une marche ascendante: alors on vit surgir des esprits remarquables, les uns originaux, les autres imitateurs.

Dans le principe, on imita les auteurs espagnols; plus tard, ce furent les auteurs français qui servirent de modèles; enfin, ces derniers, tout en conservant une grande partie de l'influence qu'ils avaient acquise, n'ont pas empêché qu'on se mit à lire, à étudier avec intérêt et d'une manière fructueuse la littérature anglaise, ainsi que celle de l'Amérique du Nord.

On peut dire que l'Amérique latine possède aujourd'hui une littérature nationale par le sujet et la couleur locale, littérature riche et variée comme les productions de notre pays, féconde comme notre sol, tantôt douce, tantôt ardente comme notre climat, s'élevant vers le firmament comme nos montagnes, puissante et irrésistible comme les torrents qui naissent dans les hauteurs pour se transformer dans les vallées en artères calmes et vivifiantes.

Permettez-moi, de vous indiquer, à grands traits, le caractère et les tendances de cette littérature que j'ai eu l'occasion d'ébaucher dans quelques livres.

La poésie consiste tantôt dans l'observation et la peinture fidèle de la nature, tantôt elle est à la recherche de l'idéal. Peu nous importe l'un ou l'autre but. Le sentiment du vrai, du but moral, l'observation ingénieuse, le style élevé: voilà ce que nous cherchons.

La poésie sentimentale ou plutôt lyrique a eu en Amérique plus d'adeptes que la poésie descriptive. Nos plus anciens poètes appartiennent principalement à l'école classique quant au sujet et à la forme: l'œuvre de Navarre constitue la preuve de ce que j'avance.

Ceux qui vinrent ensuite, Madrid, Bello, Olmedo, etc., sont classiques dans la forme et romantiques dans leurs conceptions. Les plus modernes, Caro, Lozano, Maitin, Marmol, J. M. Gutierrez, G. Gutierrez Gonzales et même Julio Arboleda, malgré ses prétentions classiques, n'en relèvent pas moins du romantisme.

Sans entrer dans des développements sur le mérite de l'une ou de l'autre de ces écoles, je dirai que je suis partisan des règles et de l'aspect de la forme tant qu'elles ne viennent pas enchaîner la pensée.

La véritable règle à observer pour les écrits, comme pour toutes les actions, c'est le respect de la vérité, du bon sens et de la logique. Exprimer ses sentiments dans la juste mesure, donner en toutes choses place à la raison, décrire ou raconter ce qui existe ou ce qui a pu exister, tout est là. A ce point de vue, le romantisme, qui imprime plus de vie et de mouvement que l'ancienne école à tous les sujets traités par l'écrivain, sera la bannière, sinon de tous, du moins celle du plus grand nombre.

L'école romantique est, à l'école classique, ce que les formes constitutionnelles sont à l'aristocratie.

L'homme, malheureusement, abuse de tout! Sorti de l'esclavage, il tombe dans la licence; affranchi de l'assujettissement classique, il se met en révolte ouverte contre la logique, contre la vérité, et enfante des conceptions monstrueuses.

Ce n'est pas là le romantisme du Dante, du Tasse, de Lope, de Calderon, de Shakespeare, de Byron, de Schiller, non: c'est quelque chose de plus informe que l'*homonunculus* de Wagner.

IV

Mais demandera-t-on, l'Amérique latine a-t-elle une littérature qui lui soit propre? Ses littérateurs ont-ils de l'originalité? Ce qui pourrait donner à notre littérature un cachet particulier, original, ce serait le sujet; si nos poètes, nos écrivains, nos romanciers s'occupaient de la description des beautés de nos zones si riches, du récit de nos traditions; s'ils mettaient en lumière tout ce qui s'est produit de noble, de grandiose pendant l'épopée homérique de notre guerre d'indépendance; s'ils s'attachaient à la peinture de nos mœurs, de nos coutumes, le sujet serait américain; nous possédons malheureusement peu de productions de ce genre.

S'agit-il de la forme, de l'art, nations nouvelles, nous sommes forcés d'aller puiser nos connaissances à d'autres sources; beaucoup ont travaillé avant nous, et pour nous, qui venons cueillir mûr ce fruit précieux du labeur de l'humanité; pour être originaux, il nous aurait fallu passer par tous les essais qui ont amené les sociétés les plus avancées au point où elles sont arrivées?

Chateaubriand a dit:

« La sagesse des siècles se compose de l'ignorance des siècles. »

Eh bien! ce que les Américains devraient s'efforcer de faire, c'est de profiter de cette sagesse sans passer par cette ignorance séculaire.

Notre littérature est originale, quant à la description des objets, imitative pour tout le reste. Nous ne sommes qu'au commencement de l'œuvre que nous ne tarderons pas à compléter. Bien d'autres nations ont imité avant nous; nous pourrions même affirmer que toutes, chacune à son tour, ont été imitatrices. Sans aller bien loin, les littérateurs espagnols ont imité les Italiens; les poètes français ont imité les Espagnols d'abord, les Anglais ensuite. Aujourd'hui, la littérature espagnole suit pas à pas la littérature française, avec des nuances qu'elle emprunte tantôt à celle de l'Angleterre, tantôt à celle de l'Allemagne. Nous citerons, comme preuve, le *Diablo mundo* de Espronceda, les *Légendes* de Zorilla, productions qui exhalent le parfum de Byron, de Goëthe, de Nodier.

Notre littérature imite toutes les autres, surtout la littérature française, soit directement, soit en s'inspirant des poètes espagnols. Nous possédons des drames recommandables, comme ceux d'Alarcon, Gorostiza, Real de Azua, Garcia Quevedo, Gertrudes Gomez de Avellaneda, Pérez, Samper; nous comptons de remarquables tableaux de mœurs pleins d'une satire fine et d'ingénieuses railleries, comme la saynète *las Convulsiones* de Vargas Tejada. Nous pourrions citer des peintures fidèles de quelques caractères américains, comme ceux que nous ont retracés, dans leurs brillantes poésies, Puncto y Aliaga, Hidalgo Ascasubi, Magariños Cervantes.

Nous avons des chants pleins de sentiment et de sagesse naïve et profonde, comme ceux de Madrid; des odes d'un mouvement superbe, donnant la description de beautés, des richesses de notre sol, odes dans lesquelles abondent l'harmonie des vers, la pureté du style, l'heureux choix des images; Bello est passé maître dans cet art. L'élévation des sentiments et des tendances philosophiques qu'on trouve dans les vers de Caro est très remarquable: l'expression de douceur et de mélancolie, le cri de l'âme abandonnée trouve un écho touchant dans les magnifiques strophes de Valenzuela, J. A. Calcaño, Lozano, Maitin.

Nous avons encore des chants entraînants en l'honneur des prouesses de nos héros; rappelons ceux d'Olmedo; des poésies guerrières, pleines d'un patriotisme ardent dans lesquelles on stigmatise les audacieux porteurs de sabres qui, d'une main criminelle, ont blessé au cœur la liberté, dans nos jeunes républiques, abondent dans les œuvres de Marmol contre Rosas, dans les œuvres de Caro et d'Arboleda, de Escovar.

Nous pourrions citer une foule d'autres inspirations purement américaines, et principalement celles de Ortiz, Lazaro, M. Perez, Rafael Pombo, G. Gutierrez, Isaac, etc.; mais ainsi que nous l'avons déjà dit, notre poésie, est le plus souvent imitative, et s'approche plutôt du modèle français que de tout autre.

On a dit que la littérature est l'expression de la société, soit. Mais, comme l'a observé Lurine, c'est quelquefois la société qui est l'expression de sa littérature; la société française se trouve actuellement dans ce cas.

Beaucoup de nos poètes modernes ont un grand défaut, celui de faire usage d'un luxe exagéré d'expressions et d'épithètes dans la description de tout ce qui touche au monde

extérieur : L'écho des montagnes, la voix du désert, le murmure des eaux, les bruissements de la brise, le chant des oiseaux, l'aurore qui précède le jour, le crépuscule qui suit le coucher du soleil, etc. Ces fleurons du style qui pourraient rehausser un sujet beau par lui-même, finissent par se substituer à l'idée, changent en lieu commun ce qui eût été réellement poétique, et font négliger la peinture des caractères, les créations de la raison, l'impétuosité ardente de la passion, ou la paisible sérénité du sentiment.

Certains poètes de l'école américaine actuelle nous décrivent toujours leurs dames avec des yeux d'un noir de jais, des fronts d'un blanc d'ivoire, des lèvres de corail, des dents de perle, l'haleine de rose, la voix argentine, etc. On dirait que tous ont été ou sont des bijoutiers, des botanistes ou des minéralogistes ! parfois ils oublient de faire mention des qualités du cœur et de l'âme qui cependant priment tous les avantages extérieurs.

Les métaphores, les images tirées du milieu physique, sont fort belles sans doute, et font partie des richesses de la poésie ; mais leur abus rend les vers monotones et mous.

L'objectivité, pour parler le langage de l'école allemande, ne doit jamais avoir la préférence sur la subjectivité. Jamais Goëthe ne les a séparées, et c'est, au dire des juges compétents, une des causes de ses succès et de sa gloire.

TORRES CAICEDO.

(A suivre)

Un souvenir de la Colombie.

L'immense territoire qui s'étend dès l'isthme de Panamá jusqu'à l'Amazone dans les entrailles de l'Amérique du Sud, dont les côtes sont baignées par les deux grands océans, la Colombie, l'ancienne Nouvelle-Grenade, est un des pays les moins connus du continent méridional. Si bien il a appelé déjà l'attention des hommes scientifiques, il n'a pas encore été exploré par l'œil perçant et expérimenté de ceux qui cherchent non seulement à satisfaire leur curiosité spéculative, mais qui s'efforcent à trouver des nouveaux champs pour le développement de l'industrie humaine.

La triste renommée de l'insalubrité de ses côtes, les difficultés de communication créées par les accidents topographiques, ainsi que les fréquents soulèvements politiques qui ont secoué la Colombie, ont éloigné jusqu'à ce jour de ses rivages le courant de l'immigration européenne, qui transforme le sol heureux qui l'attire.

Je crois qu'il est temps que je consigne les observations que j'ai faites pendant mon séjour à Bogotà.

On sait qu'on n'arrive à la capitale qu'après avoir traversé une grande partie du territoire colombien.

Je ne reproduirai pas des chiffres et des données statistiques que les lecteurs de la *Revue Sud-Américaine* connaissent puisqu'ils ont été publiés dans un excellent article, dans les nos 2 et 3 de ce journal. Je me bornerai, donc, à dire ce que j'ai vu dans ce pays et ce que je pense sur son avenir.

La République Argentine n'était connue en Europe, il y a quelques années à peine, que par le nom de sa capitale, Buenos-Aires. Il a fallu que le chemin de fer arriva presque jusqu'aux pieds des Andes et de la ligne divisoire avec la Bolivie, pour que l'Européen s'aperçût que ce vaste territoire offre à l'activité humaine, dans toutes ses manifestations, les éléments plus variés et plus utiles de l'univers ; Mendoza, San Juan et Rioja, produisant des vins de premier ordre qui, grâce aux progrès dans l'élaboration, entreront bientôt en concurrence avec les similaires plus renommés de l'Europe, et qui sont bien plus préférables, par leur pureté, aux produits que l'industrie française nous envoie aujourd'hui encore sous le nom de *vins d'exportation* ; Tucuman, Santiago et Salta produisant la canne à sucre d'une qualité qui n'a été surpassée nulle part ; Salta et Jujuy, ainsi que le Chaco et les Missions contribuant, avec le café et le tabac, aux nombreuses richesses agricoles du pays ; la vaste province de Santa Fé, appelée à devenir bientôt le grenier de l'Amérique méridionale ; Cordova, dont les veines de marbre sont aussi riches et aussi variées que l'art et l'industrie peuvent l'exiger... On ne parlait que de Buenos-Aires, le grand entrepôt, la ville du commerce et des échanges... Aujourd'hui, l'émigrant ne fait que la traverser, avide d'arriver à la terre promise, où il va vivre libre et heureux entre les siens, travaillant pour parvenir à la fortune qu'il aperçoit dans un avenir prochain.

Quelque chose de semblable arrive dans la Colombie.

Combien de fois les Colombiens, pour donner une idée de la situation topographique de leur pays, n'ont pas été obligés de citer le nom de Panamá ? Panamá et Muso : un point de transit et une mine d'émeraudes, ont servi pour représenter, pendant longtemps, dans l'Europe, cette région merveilleuse.

Et, cependant, combien de richesses elle renferme ! Quelle variété de produits, sous l'influence de ses climats divers ! Est-ce que les Européens ont une idée de ce qu'on trouve dans ces vallées du Cauca, où les conquérants de l'Amérique s'émerveillaient si fort ? Et les opulences du Tolima ? Les trésors minéraux de Antioquia, qu'une race forte et persévérante commence à explorer activement et dont les résultats surprendront bientôt le monde, — est-ce qu'on a, en Europe, une idée, une notion quelconque de ces immenses richesses ?

Les régions fertiles arrosées par le Magdalena, ce chemin qui marche providentiellement, vierges encore, prêtes à reproduire fécondement, en trois récoltes par année, le grain que le travail confiera à ses entrailles... Et là, dans les hauts plateaux, dans ces terres où le printemps est éternel, à Cundinamarca et à Boyacá, qu'est-ce qu'elles ne produiraient pas, ces immenses prairies qui, dans des temps lointains, avant la conquête, faisaient vivre des millions d'habitants ?

Quant on parle de l'insalubrité du climat colombien, il faut s'entendre. C'est inhumaine que dans les terres basses, dans le rivage des océans et dans quelques endroits, voisins des grandes rivières, des fièvres palustres se développent, conséquence de la fermentation des détritiques végétaux sous l'action d'une température torride. Le trajet dans l'isthme, surtout, de Colon à Panamá, est bien dur pour l'étranger ; avant de s'y acclimater il doit passer dans cet endroit par des épreuves dangereuses. Dans les derniers temps, spécialement, à cause des mouvements de terre pour l'ouverture du canal, les conditions hygiéniques de l'isthme se sont naturellement empirées. Mais toutes ces régions, comme celles qui se trouvent dans des conditions analogues, sont destinées à être transformées complètement, en peu d'années, aussitôt que la science et l'industrie de l'Europe y introduiront les systèmes de salubrité qui ont changé les conditions hygiéniques du monde dans le dernier demi-siècle.

Mais ces localités, tristement renommées, sont un atome dans cette immensité territoriale ! C'est sans doute une fatalité pour la Colombie que précisément ces localités, où l'immigration se serait portée plus facilement, soient celles où le climat est moins favorable. Mais le jour où l'intérieur du pays sera connu par ses richesses naturelles, on sera persuadé que nulle part on ne trouve un climat plus doux et plus bienfaisant que celui des régions dont nous avons parlé plus haut.

Le peuple de Colombie est laborieux, humble, hospitalier. L'étranger rencontre là-bas un accueil fraternel, qui se traduit par des secours, par des appuis de toute espèce.

Quant à la société, on trouve difficilement de par le monde plus de culture, un développement intellectuel plus élevé et plus exquis. La ville de Bogota, perdue comme un nid d'aigles dans le sommet des Andes, est un des centres intellectuels plus brillants de l'Amérique. On y suit attentivement la marche de tous les progrès de l'esprit humain ; dans les lettres elle est placée sur un des premiers rangs entre les peuples descendants de l'Espagne.

A 2,600 mètres sur le niveau de la mer, les conquérants fondèrent, comme un retranchement, cette ville, séparée du monde par des montagnes, des prairies, des fleuves et par les eaux profondes des mers ! Les combinaisons politiques, les exigences de l'union, contrariées par les excès du fédéralisme, la douceur du climat, ont empêché jusqu'à ce jour le transfert de la capitale à un point plus favorable à son développement. Mais nous verrons sous peu de temps que la Colombie, par un effort suprême, et ce sera un effort national, reliera les plaines fécondes de Cundinamarca avec le magnifique courant du Magdalena.

Aucun peuple de la terre ne peut s'enorgueillir d'avoir des institutions plus libérales que celles dont jouit la Colombie dans ce moment. Les droits individuels sont absolus et aucun pouvoir n'a le droit ni le moyen de les limiter dans aucune de leurs manifestations légitimes. La liberté des cultes est également absolue ; l'Etat ne protège ni n'intervient dans aucun. La presse, la parole, sont complètement libres, ainsi que le droit de réunion. Il suffit d'en manifester la volonté, pour être reçu, les bras ouverts, par la Constitution de la Colombie, comme citoyen de l'Union.

L'instruction publique s'est développée énormément dans les dernières années, ainsi que plusieurs institutions scientifiques appelées à un grand avenir.

Dans ce pays, la liberté est loin d'être un vain mot. Les deux derniers présidents, — le Dr Nunez, très éminent homme d'Etat et un des poètes les plus distingués de l'Amérique, et le Dr Zaldua, vieillard dont la vie est sans reproches, intelligence éclairée, droiture morale remarquable, — auxquels la Colombie confia consécutivement la plus haute magistrature nationale, prouvent que dans le pays la prédominance militaire est passée pour toujours et que l'avenir appartient à l'empire exclusif de la loi.

Celui qui trace ces lignes est un étranger pour les Colombiens; mais il peut leur donner l'assurance que pendant son séjour dans ce pays sympathique et attrayant, maintes fois il éprouva cette sensation mystérieuse qu'on ne ressent qu'au sein aimé de la patrie.

L'homme du monde y trouve l'accueil le plus recherché et le plus élégant; des salons où la civilité la plus exquise fait les honneurs; des femmes d'une beauté et d'une grâce sans pareilles. L'artiste voit se dérouler devant lui les tableaux souverains du Magdalena, avec leur nature tropicale, leur faune inconnue et l'aspect grandiose des montagnes; avec leurs vallées pittoresques et les cours d'eau transparents qui les sillonnent, dans le sommet, assoupissant à Bogotá, il entend le Pácho éternel du Tequendama, et le bruit effrayant de la cascade, dix fois plus élevée que le Niagara et mille fois plus belle dans sa nudité sauvage!

Que les bienfaits de la paix n'abandonnent jamais cette terre sympathique; que le souffle vivifiant de l'Europe arrive à ces champs et à ces montagnes, coupant de voies ferrées ces plaines et ces vallées fécondes où l'activité humaine trouvera un jour un des plus vastes champs pour la merveille de ses épanchements multiples!

MIGUEL CANÉ.

Octobre 1882.

Considérations sur l'immigration.

I

Nos hommes d'Etat ont raison de voir, dans la population peu abondante du territoire argentin, le plus grand obstacle au progrès du pays, si apte pour l'industrie agricole et pour l'élevage des bestiaux.

Il est hors de doute que le Rio de la Plata est la région de l'Amérique méridionale qui reçoit le plus grand nombre d'immigrants.

Cependant, il résulte de ce fait d'autres de nature à éveiller l'attention publique puisqu'ils menacent l'autonomie nationale. — Ils sont la conséquence naturelle du libéralisme imprévoyant de nos lois relativement aux étrangers; — ceux-ci ont la jouissance des mêmes droits civils accordés aux fils du pays, sans supporter néanmoins les charges imposées aux citoyens; — il en résulte une espèce de race privilégiée.

Les Anglo-Américains comprirent, dès les premiers jours de leur vie indépendante, que le secret du progrès, de l'admirable développement que nous admirons dans la grande République du Nord, était dans l'immigration, et, mettant de côté les théories d'un libéralisme mal entendu, qui a été si funeste pour les races latines, les législateurs anglo-américains prirent des mesures prévoyantes pour obvier aux inconvénients qui commencent à se manifester dans la République Argentine.

Avant d'analyser la législation des États-Unis en fait d'immigration et sur les conditions des étrangers, il est utile, pour le but que nous avons en vue, de bien fixer certains points de départ, indispensables pour la clarté de nos appréciations.

D'après la statistique argentine, la population étrangère est représentée par une cinquième partie de la totalité du nombre d'habitants.

La proportion entre les mariages, les naissances et les décès est toute en faveur de la partie étrangère de la population.

Les colons et les immigrants tâchent de se conserver étrangers et d'élever leurs descendants dans cet esprit de fidélité traditionnelle.

Il est vrai qu'autrefois la condition du citoyen argentin était peu digne d'envie, et c'est ainsi que les étrangers s'habituaient à vivre constamment sous la protection de leurs

gouvernements d'origine, protection à laquelle ils avaient peu de droits, en réalité, car ils se trouvaient définitivement établis dans un pays étranger où ils ne contribuaient en rien à la prospérité de cette nationalité, dont ils réclamaient un appui qui leur était toujours accordé.

L'histoire diplomatique des indemnités aux étrangers, depuis le Mexique jusqu'à la Plata, démontre éloquemment les abus commis au nom du droit par les représentants non seulement de l'Europe, mais aussi des États-Unis d'Amérique.

Cette dernière nation, cependant, après la guerre séparatiste du Sud, proclama les principes que Nesselrode soutint contre l'Angleterre en Grèce, et dès lors les puissances européennes commencèrent à modifier leurs prétentions, prêtes, cependant, à appliquer la jurisprudence ancienne quand l'occasion leur semblait propice.

D'après le recensement de 1869, la population nationale était représentée par le chiffre de 1.736.923 habitants et l'étrangère par celui de 210.189.

Six ans plus tard la population était calculée à 2.400.000 âmes (Napp).

L'augmentation de la population a été la suivante : de 1877 à 1881, 189.221 (d'après le message du président).

Pendant dix-sept ans, le mouvement d'immigration est représenté par 419.553 individus; en ajoutant les immigrants de 1881-1882, et les descendants de ces étrangers, nous arrivons à un nombre très important relativement à la population totale de la République.

En supposant que cette population soit aujourd'hui de 2.600.000 âmes, un cinquième tout au moins est formée d'étrangers et cette proportion s'augmente journellement.

Les Italiens sont les immigrants qui vont s'établir en plus grand nombre dans la République Argentine; ils s'y sont organisés de manière, au moyen d'associations, etc., que dans un moment donné ils peuvent se lancer dans les rues de nos villes, troublant l'ordre et la tranquillité publique, et cet exemple peut être suivi par les autres immigrants établis dans le pays, danger considérable dans une nation où l'aveuglement des passions politiques pourrait bien songer à mettre à profit cet élément de force étrangère organisée au sein de la patrie.

Dans plusieurs colonies de la province de Santa Fé, les fils des immigrants ignorent la langue du pays où ils sont nés; aidés par les représentants étrangers, ces immigrants établissent des écoles où on tâche de perpétuer le sentiment de fidélité et d'attachement à la patrie d'origine. Les enfants sont inscrits dans les consulats, contrairement à la Constitution Argentine qui déclare que les fils d'étrangers seront considérés comme des citoyens de la République.

A côté des grands avantages de l'immigration, des inconvénients, comme ceux que nous venons de signaler, se produisent malheureusement.

Les législateurs doivent s'en préoccuper sérieusement, tâchant de concilier les intérêts bien entendus du peuple avec ceux de la sécurité interne et externe du pays. Ils doivent considérer également : — 1^o que la bonne qualité de l'immigration, quoique en nombre plus réduit, est la première condition à exiger; la *quantité*, sous ce point de vue, est une condition relativement secondaire; — 2^o que nous ne devons admettre ni des mendiants, ni des criminels, ni des gens capables de transmettre la contagion des lèpres de l'Europe à nos populations nationales; — 3^o qu'il est urgent de dicter des mesures justes et prévoyantes pour empêcher l'abus de l'hospitalité généreuse accordée aux immigrants ou étrangers qui vont s'établir dans la République Argentine.

II

Nous allons analyser, maintenant, les lois des États-Unis en matière d'immigration.

Dans un intéressant travail que nous avons devant nous, publié en 1857, M. Schude, de Washington, étudie l'augmentation de la population de ce pays par l'immigration européenne; — il démontre que si ce contingent étranger avait été exclu depuis 1790, l'Union, au lieu de 19.987.573 habitants, n'aurait compté que 7.555.423 âmes en 1850; c'est à dire que dans cet espace de temps l'immigration contribua pour 12.332.150 habitants au peuplement du pays.

La population de l'Union, qui n'était en 1760 que de 3.231.930 habitants, ne se serait augmenté, par la différence entre les naissances et la mortalité, qu'à raison de 1.38% par an.

Un fait très curieux, observé en 1857 dans le Massachusetts, mérite d'être relevé, d'autant plus qu'il s'accorde très bien

avec quelques données statistiques publiées par la *Revista medica de Buenos-Aires*, relatives à une longue période. — Nous voulons parler de la descendance des étrangers comparée avec celle des naturels du pays ; l'augmentation des naissances, comme celle des mariages et des décès est bien plus considérable dans la partie d'origine étrangère de la population que dans l'indigène proprement dite.

En 1850, le Massachusetts avait une population de 830.066 habitants, dont 164.488 d'origine européenne, soit un étranger pour cinq indigènes.

Voici le nombre de mariages de 1847 à 1851 :

Entre Américains	18.286	soit	220	en	10.000
— étrangers	7.444	—	450	—	10.000

ce qui représente une proportion de 104/5 pour cent entre étrangers et indigènes.

Voici maintenant les naissances dans cette même période de trois ans (1849-50-51) :

De pères américains	47.982	soit	578	en	10.000
— étrangers	7.440	—	440	—	10.000

A Boston on y comptait 7,278 américains, soit 966 en 10.000 et 13.032 étrangers, soit 2.053 en chaque 10.000 habitants.

En 1854, on constata à Massachusetts 32.470 naissances, dont, de parents américains 16.470 et de parents étrangers, de père et mère, ou de père ou mère européenne, 14.000.

L'augmentation des pères étrangers était, comparative-ment aux précédentes années, de plus du double relative-ment aux pères indigènes.

Suivant ces proportions, ajoute Schude, bientôt nous au-rons dans le Massachusetts plus d'enfants fils d'étrangers que d'enfants d'origine indigène ; chaque cinq ans les nais-sances d'origine américaine n'augmentent que de 1.000 tandis que la proportion des étrangers est de 5.000.

Dans le comté de Suffolek, les naissances de pères étrangers est presque double, relativement à celle de pères améri-cains, savoir :

D'origine étrangère	3.735
— américaine	1.735

Voici les naissances à Boston en 1854 :

Pères irlandais	2.824
Mères irlandaises	2.957
Pères naturels de Boston	410
Mères naturelles de Boston	524
Pères naturels d'autres comtés des Etats-Unis	533
Mères naturelles d'autres comtés des Etats-Unis	475

A Cambridge, on compte 422 fils de pères étrangers et 208 d'Américains ; à Fall River 223 pour 88 ; à Lawrence 322 pour 146 ; à Lowell 596 pour 427 ; à Roxbury 382 pour 168 ; à Salem 344 pour 120 ; à Fannton 222 pour 142, — et à Worcester 421 fils de pères étrangers contre 320 de pères américains.

Les étrangers du Massachusetts sont la plupart de race celtique. D'ici vingt ans, la moitié des jeunes habitants des deux sexes de cet État, seront des descendants directs des Celtes ; et c'est ainsi que la race des fondateurs de l'État devient chaque jour relativement moins nombreuse, perdant, par conséquent, la prédominance caractéristique naturelle.

Il est utile de comparer ces données statistiques avec celles publiées par la *Revista Medica de Buenos-Aires* : les consé-quences sont faciles à déduire.

M. R. G.

Octobre 1882.

(A suivre.)

Courrier d'Amérique.

République Argentine. — Le docteur Nicolas Avellaneda, ex-président de la République, était de retour à Buenos-Aires, de son voyage au Brésil.

L'opinion de cet éminent homme d'État est que le Brésil, loin de désirer la guerre, fera son possible pour éviter un conflit sérieux avec son ancienne alliée, la République Ar-gentine.

La question des Missions est dans la même situation, mais les esprits sont plus tranquilles au Brésil ; le gouvernement de l'empire pourra, donc, bientôt, aborder la question diplo-matiquement ; nous espérons que la raison et le droit triom-pheront à la fin et que le Brésil, qui fuit l'arbitrage, sa-chant que l'arbitrage donnera la victoire à la Confédération, imitera l'exemple récent du Guatemala envers le Mexique. On sait que le président Barrios, du Guatemala, autorisé à trancher la question de limites qui mettait en danger les bons rapports avec le Mexique, a renoncé, inconditionnel-lement, par un traité, à toutes les prétentions de son pays, aux territoires disputés de Chiapa et de Sonocusco.

Le Brésil, en agissant de même, donnerait preuve de son amour de la paix et de son respect de la justice.

Nous espérons qu'une solution amicale, et mutuellement honorable, viendra bientôt dissiper toutes les craintes d'un conflit entre les deux puissances du continent Sud-Améri-cain.

— M. Ladislao Netto, l'intelligent directeur du musée na-tional du Brésil, est arrivé à Buenos-Aires. Son voyage à la République Argentine a un but exclusivement scienti-fique. On lui prête l'intention d'organiser à Rio, sous la pré-sidence de S. M. Don Pedro II, un congrès d'Américanistes.

— Nous avons annoncé dans un de nos précédents numé-ros, la réunion, à Buenos-Aires, d'un congrès économique.

La première session a eu lieu le 12 septembre. Voici le compte rendu publié par la *Patria Argentina*, du 13.

« Hier soir a eu lieu, dans les salons du club Industriel, la première séance du congrès économique.

« Nous avons remarqué dans l'assemblée, des banquiers, des sénateurs, des députés, chefs d'administrations natio-nales et provinciales, négociants, industriels, etc.

« Il s'agissait, donc, d'une réunion sérieuse de personnes intéressées dans la solution des importantes questions que le congrès est appelé à traiter.

« M. Domingo Lamasa pris le premier la parole ; il avait choisi un thème intéressant, le plus important dans l'actua-lité : la question des banques.

« M. Lamas traita cette question avec une remarquable érudition ; dans les développements de cette matière il aborda un des problèmes économiques les plus utiles dans l'actua-lité : les émissions inconvertibles.

« Il étudia la doctrine américaine des greenbanks : c'est-à-dire l'opinion scientifique moderne qui prétend que la monnaie métallique n'a pas de valeur par elle-même ; que c'est uniquement l'usage, les fonctions, l'emploi auquel elle est destinée, qui lui donne cette valeur conventionnelle.

« Il s'est montré partisan de la décentralisation en ma-tière de banque, comme il l'est en matière politique, spé-cialement dans la situation de la République Argentine.

« On décida que le travail de M. Lamas serait imprimé et distribué.

« Lorsque cet écrit habile, intelligent, remarquable sera imprimé, nous l'analyserons profondément comme il le mérite.

« Le Congrès se réunira de nouveau dans quelques jours. »

— M. Damaso Centeno, rédacteur en chef du *El Demo-crata*, avocat distingué du barreau de Buenos-Aires, a été élu député au Congrès national par la capitale de la Répu-blique.

Le docteur Centeno a fait une tournée en Europe l'année dernière, en commission de son gouvernement.

Il a visité le France, l'Espagne, l'Italie ; infatigable dans ses études, dans ses observations, cherchant à pénétrer le secret des organisations administratives, à connaître le meilleur système de propagande pour recruter, de bonne foi, des bras et des capitaux pour féconder les richesses immenses de son beau pays.

Nous l'avons vu à l'œuvre : nous avons pu juger ses efforts patriotiques. Tout le monde connaît sa brillante lettre recti-ficative adressée à M. Marmier, de l'Institut. Personne mieux que lui ne connaît l'utilité d'un organe américain en Europe.

Dans le Congrès national, il apportera, non seulement le concours de ses aptitudes intellectuelles et de son patrio-tisme, mais aussi la conviction de ce qu'il convient de faire, de ce qu'il faut faire, pour établir le courant d'immigration de l'Europe, en grande échelle, pour les territoires fertiles de la Confédération Argentine.

— Nous avons eu déjà l'occasion de donner une idée de la grande cité, la New-York de l'Amérique latine, capitale de la République Argentine.

Le recensement de 1869 lui donnait une population

de 180,000 habitants. Le dénombrement de cette année constate une population de 302,000 âmes. Ce chiffre est au-dessous de la réalité. Buenos-Aires n'a pas moins, aujourd'hui, de 350,000 habitants. En 1900, elle n'en comptera pas moins de 800,000 à un million.

Tous les travaux publics doivent avoir en vue, conséquemment, une progression rapide, extraordinaire de la population.

Les rues droites, régulières, parallèles, n'ont que 14 mètres de largeur. La ville présente l'aspect exact d'un damier. Toutes les rues s'entrecroisent à chaque 125 mètres. Les communications sont donc faciles. Au delà du magnifique boulevard Callao, qui coupe la ville en deux, parallèlement au Rio de la Plata, à quatre kilomètres du port, les rues sont beaucoup plus larges.

Le président actuel de la municipalité, M. Torcuato Alvear, *the right man in the right place*, comme dirait un Anglais, l'homme à-propos, par ses idées de progrès, par son intégrité, par la force de son caractère pour vaincre les obstacles, pour triompher de tous les préjugés quand il s'agit d'aller en avant, de faire son devoir et de réaliser le bien, vient d'entreprendre une œuvre relativement colossale.

Il veut percer un grand boulevard, coupant la ville en deux entre la place 25 de Mai et le boulevard Callao, c'est-à-dire dans une distance de près de 4 kilomètres, c'est-à-dire encore en faisant détruire 4 kilomètres de magnifiques maisons, pour les reconstruire après, un peu plus loin, après l'élargissement de la rue, du futur boulevard Rivadavia.

La loi autorisant ces travaux gigantesques et la construction de plusieurs établissements publics municipaux vient d'être approuvée par la commission des finances du Sénat.

Pour savoir et pour pouvoir entreprendre de tels travaux, il faut s'appeler baron Haussmann ou Torcuato Alvear.

— La *Nacion* de Buenos-Aires annonce la prochaine arrivée en cette ville du docteur Eduardo Obejero, de retour de son voyage en Europe où il venait d'être choisi entre un grand nombre de médecins pour accompagner le Dr Wecker, la première célébrité de Paris en ophtalmie (maladies des yeux), dans une tournée au midi de la France.

En confirmant cette nouvelle, le Dr Obejero devant partir pour Buenos-Aires par le paquebot du 5 novembre, nous devons ajouter que pendant son séjour de presque trois ans en Europe, il n'a cessé de fréquenter les hôpitaux, où les grands médecins lui confièrent quelque fois la direction des cliniques.

— Tous les journaux de la Plata ont pris part, par des manifestations éloquentes, au deuil de la famille du général Bartolomé Mitre, ancien président de la République, dont la digne compagne a été arrachée par la mort du sein d'une société qu'elle honorait par ses qualités remarquables.

Nous prions la famille du général Mitre d'accepter nos condoléances.

La poésie suivante, publiée par toute la presse de la Plata, et que nous reproduisons comme un hommage au triste sujet qui l'a inspiré, est digne de la renommée du poète uruguayen auquel nous envoyons nos congratulations sincères.

A BARTOLOMÉ MITRÉ, VIUDO

Pasa la juventud, pasa brillante
De reflejos sombríos irisada,
La nube del poder y la grandeza,
Por la brisa más tenue desgarrada;
Al peso de los años y dolores
Se dobla encadenada la cabeza,
De batallar cansada:
Huyen las ilusiones como aves
Que arrastra el turbión, rotas las alas;
Viento de muerte zumba,
Que del herido corazón desprende
Las más preciadas flores,
Y acaso el hombre con placer contempla
Que sus brazos le tiende
La gran consoladora de la tumba!
Pero Dios es piadoso;
No todo se disipa, borra ó pierde:
¡Crisol de la conciencia,
Santuario del alma silencioso,
En tus desiertas aras
Queda un florido gajo siempre verde!
Al que ha sabido como tú valiente
Conquistar sus preseas una á una,

No todo le arrebató, aunque lo intente,
Voluble y traicionera la fortuna.
Has perdido tu dulce compañera,
La idolatrada madre de tus hijos,
Tu estrella protectora...
En tu azarosa vida
De incansable labor y de combate,
Ella fué para ti la régia Palma,
Que sus frutos, su sombra y auras ledas,
En el yermo arenal pródiga brinda;
La fuente del Oasis tersa y pura,
Entre rosas y mirtos escondida,
Que templó salvadora
Del viajador postrado,
Con la sed de los labios la del alma;
Corazón generoso,
Espíritu elevado
Que toda noble aspiración aduna;
En tus días de Abril, sol fulgoroso,
En tus noches de invierno, blanca luna.
Hoy al abismo rueda,
Y al sentir que la arranca de tu seno
La mano de la muerte, acaso dices
De angustia y duelo lleno:
Ya en el misero mundo ¿qué me queda?
Te queda, caro amigo,
Su imagen y la esencia
De su ser á tu ser incorporado;
El cariño entrañable de tu prole,
Que al par llora contigo;
El respeto y amor de un pueblo entero;
La conciencia del bien que has realizado;
Las santas esperanzas inmortales
Que nos muestra la Cruz entre sus brazos;
Amigos que leales,
Puro bálsamo vierten en tu herida,
El lauro que á tu frente, fulminada
Por el plomo y la injuria envilecida,
Alarido bestial de la impotencia
Al que vencer no puede en lucha noble;
El lauro que á tus sienas entreteje
La musa de la historia, Clio austera,
Y con ella, más, tarde, justiciera,
Grande, dichosa, unida,
La Argentina Nación organizada!
Callas... triste suspiras,
Y con íntimo afán al cielo miras...
No la ves?... sonriente, placentera,
En un mundo mejor ella te espera,
La pura y bendecida,
Rica flor de las selvas uruguayas,
Que embalsamó tu vida
En las nativas y extranjeras playas.
Soldado de mi Patria, de la Patria,
Que fué cuna á la vez de tu Delfina,
Y también cuna heroica de tus hijos;
Amigo de mi infancia bondadoso,
Permiteme que evoque
Un recuerdo radioso
Que el corazón te toque,
Y á levantar te obligue la cabeza
Sobre el pecho caído...
Ya tu hogar desolado se ilumina
Con la llama que brota de tus ojos,
Y tiemblan los despojos
De tu adorada muerta,
Que siempre supo resignada y fuerte,
Compartir valerosa
Tu mala ó buena suerte.
Aun me parece, amigo, que la veo...
En aquel duelo á muerte
Entre el tigre del Plata carnicero
Y la proscripita libertad, que asilo
En tu recinto halló, Montevideo;
En medio á la tormenta
Que horrible amenazaba
Bajo sangriento mar hundir el muro,
Del libre acorralado última valla;
Cubierto por la sombra
De la oriental enseña,
Que fiera ondear hacia
La ráfaga deshecha;
Erguida la cerviz, tendido el brazo
A la ola rugiente que avanzaba

De infantiles y ginetes,
 Intrépido artillero,
 Allí estabas, de pié, sobre la brecha!
 Y á tu voz rompió el fuego
 La primera cureña,
 Y vieron los esclavos con asombro,
 Al rojizo fulgor de los cañones,
 Surgir la libertad de los escombros,
 Y caer los tiranos á su planta!
 El dolor á los fuertes agiganta.
 Fanal resplandeciente,
 Apóstol de la idea,
 Del civico deber muestra el sendero
 A la generacion que te rodea.
 Y si es fuerza otra vez por el acero
 La pluma cambiar, en la defensa,
 De la Patria que amague el extranjerio;
 El himno levantando que aun resuena
 En la cumbre del Andé estremecida,
 Al son del parche, desplegada al viento
 La bandera de Mayo, precedida
 Del ángel de la Gloria,
 Mensajero immortal de sus destinos,
 Los valerosos tercios argentinos
 Lleva en triunfo otra vez á la victoria.
 Montevideo, Setiembre 9 de 1882.

A. MAGARIÑOS CERVANTES

Brésil. — Dans sa séance du 19 septembre la Chambre des députés a adopté à une majorité de 11 voix la proposition du gouvernement, élevant de 10 % les droits additionnels pour les articles d'importation figurant au tarif des douanes.

Les droits additionnels s'élevaient à 50 % ; ils se trouvent portés aujourd'hui à 60 %, si le Sénat donne son approbation à cette loi comme à celle votée précédemment de 2 % de réduction sur divers produits d'exportation.

— M. le sénateur pour le Paraná a interpellé le gouvernement relativement à la dette flottante de l'Empire : M. le président du conseil, ministre des finances, a répondu à la date du 22 septembre, que jusqu'au 21 le montant des bons du Trésor en compte courant, s'élève à la *Banco do Brazil* à 56.123 : 000 \$ (environ 125 millions de francs). La Banque du Brésil est le seul établissement de crédit avec lequel le gouvernement ait un compte courant, ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas de bons du Trésor dans d'autres mains.

— Nous lisons dans le *Messenger du Brésil*, journal qui se publie à Rio :

« Les revendications arrivent de tous les côtés à la fois. Plusieurs provinces réclament énergiquement en faveur de leurs droits et de leur autonomie.

« Ce n'est pas seulement Pernambuco qui fait acte de rébellion en face des lois sanctionnées par le pouvoir central, c'est encore le Pará, Rio Grande do Sul et Bahia.

« Le Pará qui contribue pour une si large part à la recette générale de l'Etat, réclame en vain des voies de communications ; Rio Grande, par suite du mauvais état de la barre de son port, se voit condamnée à un isolement presque complet qui finira par une annihilation totale si on ne porte pas bientôt remède à ce triste état de choses.

« Le mécontentement se manifeste de tous les côtés. Nous n'en voulons pour preuve que ces quelques lignes extraites du *Diario do Grao-Pará* :

« Tel est le système que l'on met en œuvre pour nous humilier, absorber les produits de notre activité en faveur des petits seigneurs du sud, pendant que le gouvernement ignore même si nous savons lire.

« Le Brésil, c'est la capitale avec ses quais, ses docks, ses palais, son fonctionnarisme nombreux, indolent et insatiable ; et lorsqu'il peut s'échapper quelque chose de cette capitale, c'est toujours au bénéfice des provinces dont les représentants ont le plus d'influence par leur nombre sur les chutes ou les ascensions des ministères. »

« Eh bien ! nous le disons avec une conviction profonde, une pareille situation est pleine de périls.

« Les producteurs des provinces ne vivent pas de métaphysique parlementaire et ils disent que, mettant tout leur cœur à l'ouvrage, ils ont aussi le droit de mettre quelque chose dans leur estomac.

« Telles sont les tendances des esprits dans les provinces ; tendances qui viennent s'affirmer d'une manière catégorique au sujet des controverses qu'a soulevées l'impôt additionnel.

« Aujourd'hui, frémissantes, mais soumises, elles attendent. « Le gouvernement attendra-t-il qu'elles exigent ? »

Nous avons manifesté maintes fois déjà dans ces colonnes : le Brésil, ce géant de l'Amérique, a besoin d'air dans ses poumons, autonomie, liberté, indépendance, il étouffe ! Il faut *décentraliser*, si on veut éviter des malheurs ; il faut entrer dans la voie des réformes constitutionnelles et concilier l'empire, la monarchie avec la fédération

— Le Sénat a refusé d'approuver le contrat renouvelant le privilège à la compagnie du gaz à Rio de Janeiro.

— Le Sénat a rejeté le projet de prolongement du chemin de fer de Bahia et San Francisco jusqu'à Timbo.

— L'embranchement de Nazareth du chemin de fer Recife et Limoeiro (Pernambuco), a été ouvert au trafic.

— Nous trouvons dans le *Globo* la nouvelle que la compagnie du chemin de fer de Leopoldina a reçu, de la part de capitalistes de l'Europe, l'offre de 50 millions de francs pour le prolongement de la ligne par la vallée de Rio Doce.

— La Chambre des députés a voté une loi donnant la garantie de 6 %, pendant vingt ans, sur un capital de 7 mille contos (18 millions de franc.) pour le prolongement du chemin de fer Mogiana (S. Paulo) jusqu'à la frontière de Minas.

— La même Chambre a concédé une subvention de 40 contos (25 mille francs) par kilomètre, pour la construction d'un nouveau chemin dans la province du Para, longeant les rapides de Tocantins, entre Santa Helena de Alcobaca et Santo Anastacio.

— Le président de San Paulo a contracté le prolongement du chemin de fer Sorocabana jusque Itapelininga, par Tatuhy (150 kilom.), sans garantie ni subvention.

— Au sujet du chemin de fer du Madeira et Manoré, dont il a été si souvent question, le ministère déclare aux Chambres, le 20 septembre, que le gouvernement ne donnerait la garantie d'intérêt nécessaire qu'après des études et devis complets ; qui coûteront 500 contos (1,250,000 fr.) ; les Chambres ne semblent pas disposées à accorder ce crédit. Ce chemin est destiné à établir un débouché par l'Amazonie au commerce de la Bolivie.

Chili. — Voici les appointements nouvellement votés par les chambres pour l'armée chilienne :

	Service	
	Actif.	Passif.
Général de division	\$ 500	\$ 400
— de brigade	400	350
Colonel	350	300
Lieutenant-colonel	300	200
Sergent-major	200	150
Capitaine	150	100

et finalement les soldats 15 \$ par mois.

— Le transport de guerre *Pisagua* a échoué près de Huancayo.

— Un projet de loi a été déposé aux Chambres chiliennes à l'effet de voter 34,000,000 de piastres pour la continuation de la guerre entre le Pérou et la Bolivie.

Colombie — Le général Daniel Aldana, gouverneur de l'Etat de Cundamarca, a été victime, le 18 septembre, d'un attentat criminel de la part d'un individu qui déchargea son revolver, dans une des rues de Bogota, sur ce haut magistrat. — Heureusement la vie du général Aldana, blessé par les projectiles, ne semble pas être en danger... M. Candido Garzon, vaillant jeune homme, accouru pour protéger le général, a été mortellement blessé.

Toute la presse de Colombie a été unanime pour condamner cet attentat ; tous les hommes politiques se sont empressés, le président Zaldua, le premier, quoique appartenant à un parti politique différent, de manifester l'horreur que leur inspire l'attentat contre le général Aldana.

Le criminel a été arrêté.

— Le 2 septembre, M. Manuel Maria Mosquera, qui avait représenté son pays pendant de longues années à Paris et à Londres, est mort à Popayan, sa ville natale.

— Le Congrès a voté la somme de cent mille francs pour la translation des restes mortels du grand patriote, le général José Antonio Paez.

— Le 18 septembre, le Congrès s'est ajourné après avoir voté la loi du budget.

— Le docteur Aristides Gutierrez, secrétaire de la légation de Colombie à Londres, a été nommé délégué du gouvernement pour assister au Congrès international d'hygiène de Genève.

— On mande de Panama que les derniers tremblements

de terre ne se sont étendus que sur de courts espaces, et qu'en aucun cas la croûte rocheuse n'a été ébranlée; il ne s'est produit de dépressions que dans les dépôts d'alluvion depuis longtemps ravinés par les pluies tropicales. Les habitants de la ville de Panama sont restés dans leurs demeures, et la panique a cessé.

— Le secrétaire des affaires étrangères de la Colombie a écrit une longue dépêche pour établir que la Colombie a droit de réclamer la moitié du prix de la vente du chemin de fer de Panama. Cette réclamation donnera sans doute lieu à une controverse intéressante.

Équateur. — Le président Veintemilla a adressé au peuple une proclamation en annonçant le rétablissement complet de la paix, dans tout le territoire de la République.

— Le gouvernement se préoccupait de la réalisation de quelques travaux d'utilité publique, entre autres la canalisation d'eau potable pour la ville de Guayaquil, la construction d'un hôpital nouveau, etc.

Mexique. — Le vingt-cinquième anniversaire de l'héroïque défense du *Molino del Rey*, par l'armée mexicaine contre les troupes américaines, a été célébré le 8, avec toute la solennité accoutumée.

« Que la malheureuse campagne de 46 et 47, dit à ce propos *El Nacional*, soit un exemple pour nous et nos fils; que cet exemple nous apprenne à conserver notre unité — s'il arrivait qu'un jour la lutte fût reprise entre l'aigle mexicaine et l'aigle du Nord. »

— La ligne du chemin de fer entre Laredo et Monterey a été terminée le 31 août. L'ingénieur en chef et plusieurs citoyens sont partis pour Monterey par le premier train d'inauguration.

— Les plans et devis des travaux à exécuter dans le port de Vera-Cruz ont été approuvés par le gouvernement. Les devis s'élèvent à la somme de 10,047,600 piastres. Le port devra avoir une profondeur de 7 mètres 62, et les travaux devront être terminés avant dix ans.

Le phare de Tampico est achevé. Il a été inauguré le 16 septembre dernier.

— Le *Trait d'Union*, dans un article sur le commerce français au Mexique, dit que depuis quelques mois les intérêts de ce commerce courent des dangers sérieux. D'un côté, le commerce allemand prend de plus en plus des proportions considérables; de l'autre, l'élément américain, dont nous connaissons l'esprit d'accaparement commercial, voire même politique, gagne rapidement du terrain dans sa *conquête pacifique* du Mexique. Si le commerce français reste stationnaire, ne fait pas de vigoureux efforts pour ne pas se laisser déborder par ces deux redoutables adversaires, nous craignons fort de le voir diminuer d'importance.

Voyez un peu l'acharnement — le mot quoique dur n'en rend que mieux notre pensée, — que mettent les Américains à s'emparer des grandes entreprises. Ils ont, aujourd'hui, les chemins de fer, des mines en grand nombre; — ce sont, en un mot, les monopoles des gigantesques exploitations qui vont changer la face du pays. Que leur manquera-t-il encore?... Ou, plutôt, que ne leur manquera-t-il plus demain? Un traité de commerce basé sur la réciprocité la plus large. Cela fait, qui pourra lutter au Mexique, pour la vente des cotons unis, des tissus de laine bon marché, des indiennes, de toutes les qualités, de ce grand tout, enfin, si divers, qu'on appelle les produits de l'industrie du Nord-Amériques contre les agences — car presque toutes les maisons de commerce américaines seront des agences — des grandes fabriques et manufactures des Etats-Unis?

Pour éviter, ajoute le *Trait d'Union*, tous les maux que nous prévoyons pour le commerce français, voire même pour l'industrie mexicaine elle-même, et que nous n'avons fait qu'effleurer dans cet article, nous croyons qu'il est temps de songer à trouver un remède préventif prompt et énergique. La France n'a pas de traité de commerce avec le Mexique, il lui en faut un sur les bases les plus libérales. Il faut éclairer le Mexique, qui, du reste, l'entrevoit déjà, sur le danger que ferait courir à son industrie comme à ses finances, un traité de réciprocité commerciale avec les Etats-Unis.

— A propos de l'influence croissante des Américains au Mexique, nous lisons dans *La Oposicion Radical*, journal qui se publie à Mexico :

« Si l'immigration des *Yankees* a lieu, nous aurons une société hétérogène : les races saxonne et latine sont deux races qui se détestent. Leurs croyances, leurs langages, leur us et coutumes sont entièrement différents et même opposés les uns aux autres. Nous aurons un amalgame de races qui, loin de s'unir, seront un danger constant pour la paix et la

tranquillité publique. — Le *Yankee* monopolisera notre commerce; de grandes richesses existeront dans le pays, mais ces richesses seront aux Américains; la mendicité augmentera parmi les Mexicains; et si les choses ne changent pas de tournure, le gouvernement sera lui-même sous la tutelle du cabinet Nord-Américain. »

— La clôture de l'exposition de Queretaro a eu lieu solennellement le 29 août, au milieu d'un immense concours. Elle avait duré 113 jours.

Le chiffre des objets qui ont figuré à cette exposition, aussi bien mexicains qu'étrangers, dépasse quatre mille.

La distribution des récompenses aux exposants du district fédéral et des Etats d'Orient, sera faite solennellement ce soir au Théâtre National de la capitale.

— M. Georges Petit, consul de France à Tampico, est mort dans ce port, le 6 de ce mois, victime de la fièvre jaune. Le commerce de la ville a fermé ses portes en signe de deuil, et par sympathie pour le défunt qui s'était acquis l'estime générale.

— Le congrès a adopté l'amendement constitutionnel portant qu'en cas de mort ou déplacement du président il aura pour successeur le sénateur qui présidait le Sénat pendant le mois précédant la vacance. Si le Sénat n'est pas en session, la succession présidentielle reviendra au président de la commission permanente, qui est alternativement un sénateur et un député. En cas de vacance permanente, les élections seront faites immédiatement.

— MM. Mariscal, secrétaire des affaires étrangères du Mexique; et Herrera, ministre du Guatemala ont signé le traité fixant définitivement les lignes de la frontière entre les deux pays, la délimitation adoptée est celle que le Mexique proposait depuis bien des années.

— Le général Porfirio Diaz, en compagnie de plusieurs de ses amis, a visité la ligne du chemin de fer de Toluca jusqu'à quelques kilomètres de Maravatio. Partout où s'est arrêté le train, le général Diaz s'est vu l'objet d'enthousiastes ovations.

— M. M. Augustin Iturbide, petit-fils de l'empereur de ce nom, a failli être assassiné en rentrant à son domicile. Des inconnus ont fait feu deux fois sur lui, mais sans l'atteindre heureusement.

— Le budget des dépenses de la municipalité de Mexico, pour le mois de septembre courant, atteint le chiffre 150,000 piastres.

— Le 16 septembre, le Mexique a célébré le 72^e anniversaire de son indépendance, l'enthousiasme dans tout le pays a été remarquable : aussi jamais cette nation n'a été si prospère.

— Des journaux américains ayant annoncé la nouvelle de la nomination de MM. Grant et Trescott pour passer un traité de commerce avec le Mexique; le Journal officiel mexicain a démenti le fait, en disant que l'administration actuelle, tout en s'inspirant du désir qui l'anime de provoquer le développement de la richesse du pays par la célébration de traités de commerce, pour l'échange des produits avec les autres nations, n'avait donné jusqu'à ce jour aucune instruction à son représentant à Washington pour passer un traité de commerce avec les Etats-Unis d'Amérique, ni pour provoquer la nomination des commissaires auxquels la presse a fait allusion.

Le Gouvernement mexicain est tenu à une grande prudence dans cette question d'un traité de commerce avec les Etats-Unis. La réciprocité commerciale ne serait qu'un leurre pour le pays, et quoi qu'en dise le *Herald*, qui prétend que le Mexique doit s'adresser de préférence aux manufactures américaines, il est hors de doute que le pays commettrait une grande faute s'il éloignait de lui, par un traité semblable, les produits des autres nations. La presse mexicaine est unanimement hostile à ce traité.

Nicaragua. — Une tentative révolutionnaire à Cape Gracias, a été réprimée. Le 28 juillet les rebelles avaient saisi des armes dans le port et emprisonné le gouverneur et son secrétaire, mais leur triomphe a été de courte durée; ils ont été capturés et fusillés. L'élection présidentielle annonçait devoir être tranquille.

Pérou. — Lima, 16 septembre 1882 : — Le 13 août le général Montero fit son entrée à Arequipa. Il y eut une revue où figurèrent deux mille hommes de troupe et quatre mille gardes nationaux. Montero devait marcher le 8 sur la Bolivie afin de s'entendre avec le gouvernement de la république alliée. Le ministère était composé de la façon suivante : Camille Carillo, président du conseil — le colonel Manuel Velarde, ministre de la guerre. — Le docteur Epifanio Serpa, ministre de la justice — Alexandre Arenas, mi-

nistre des affaires étrangères — Jean François Oviedo, ministre du commerce.

César Canevaro et Bélissaire Suarez, commandants généraux des armées.

L'ex-commandant don Pedro Bernales a été envoyée de Tacna au Chili, comme prisonnier, pour avoir publié un article approuvant le plan de campagne des guerrilleros. M. Quimper, Forerc, Elguera et Flores sont déjà en route pour Angol.

Parmi les cinquante personnes devant couvrir l'imposition de 100,000 piastres en argent faite à la ville de Lima. M. Ortiz, Zevallos, Benavides, Velarde et Adam Melger, ont obtenu un délai.

Des quarante-six personnes restantes, cinq seulement n'ont pu payer les deux mille piastres. On nous a dit que la plupart avaient dû faire de grands sacrifices pour obtenir cette somme.

Les Chiliens ont détaché de Cajamarca un corps de troupes pour le diriger sur Chota, où se trouvent les débris de la division d'Iglesias. A Chinchá, Ica et Cagnette, les montagnards continuent à guerroyer. Les Chiliens ne font pas grâce et les journaux nous annoncent que de nombreux prisonniers ont été fusillés. L'atelier de l'hacienda de Laran, qui est une propriété de grande valeur a été détruit par les Chiliens.

Hier on lisait dans le journal officiel, les noms des personnes qui doivent payer une nouvelle imposition de 100,000 piastres. Elles sont au nombre de cinquante et ont un délai de 8 jours.

En date du 12 a paru un décret exonérant don Frederico Luna du paiement de sa part d'imposition. Cette grâce a intrigué toute la ville. Le décret porte : vu les documents qui accompagnent tout particulièrement la note du 18 juin 1881 adressée au chef supérieur d'Arequipa, exonère don Frédéric Luna et... cette note doit être un talisman presque merveilleux. Que sera-t-il ? que ne sera-t-il pas ? personne ne le sait, mais avec le temps et la pluie on le saura.

— Le congrès chilien prorogerait extraordinairement ses sessions jusqu'au 20 septembre. Quant au congrès de Bolivie, nous n'en aurons point de nouvelle jusqu'au prochain courrier.

La population se prépare à recevoir M. Pierola dont on annonce l'arrivée au Callao par le vapeur du 25 ou du 30. La réception se fera sans démonstrations ardentes.

D'un autre côté, quelques civilistes récalcitrants, bien connus de la police, nous assure-t-on, tracent une conspiration contre la personne et le prestige de ce chef.

— D'après un télégramme de Valparaiso du 13 septembre, le président Montero a déclaré la ville d'Arequipa capitale de la République et a organisé son Ministère de la manière suivante : — Président du conseil et finances, Carillo ; intérieur, colonel Velarde ; justice et affaires étrangères, Sepia ; guerre, colonel Suarez.

— Un autre télégramme du 14, confirme la nouvelle de la proclamation de Caceres, comme chef suprême du Pérou, faite à Ayacucho.

— On a annoncé le départ pour Lima de M. N. de Pierola, attendu, dit-on par ses amis, désireux de remettre entre ses mains les affaires du Pérou.

M. Pierola dans le moment où nous écrivons, se trouve en France. Partira-t-il ? En a-t-il l'intention ?

Nous avons eu plusieurs entrevues avec ce patriote péruvien ; nous pouvons dire à nos lecteurs qu'il est animé des meilleurs sentiments et qu'il fera son possible : 1° pour éviter que l'anarchie continue à l'intérieur du pays, et 2° pour arriver avec le Chili à une paix la moins désastreuse possible pour son pays.

Il ne sera jamais un obstacle ; s'il le faut il continuera à s'effacer, à se tenir loin, sans prendre part à la politique ; s'il le faut encore, il paiera comme autrefois de sa personne.

Voilà notre opinion, rien que notre opinion personnelle. Il ne nous est pas donné de dire davantage pour le moment.

Nous avons devant nous une lettre de M. Pierola, de ce mois d'octobre, écrite à Paris. Il proteste contre certaines calomnies publiées par un journal anglais.

Voici quelques paragraphes de cette lettre.

« La guerre entre le Chili et le Pérou commença lorsque le parti contraire à ma politique se trouvait au pouvoir depuis huit ans. J'étais alors dans l'exil.

.... Mon opinion, manifestée très solennellement, était opposée à la guerre avant qu'elle fût déclarée, non par le Pérou mais par le Chili. Appelé au pouvoir, je dus accepter

les faits accomplis, mais j'ai toujours laissé ouverte la porte pour une solution pacifique, avant et après les batailles de San Juan et de Miraflores. Quant à l'anarchie, elle fut malheureusement la conséquence de ma résignation, faite dans l'unique but d'éviter la guerre civile devant l'ennemi étranger, — guerre civile créée par l'étrange conduite des agents des États-Unis, qui a été si fatale pour le Pérou. »

— Nous venons de recevoir la lettre suivante que nous nous empressons de publier.

LÉGATION DU PÉROU
en France.

Paris, le 26 octobre 1882.

Monsieur le directeur.

« La *Revue Sud-Américaine*, dans son dernier numéro, en donnant des nouvelles du Pérou, affirme que *l'anarchie dans l'intérieur du pays est complète*.

« Cette assertion étant inexacte, la Légation du Pérou s'empresse de la rectifier.

« L'anarchie n'existe nulle part au Pérou ; il n'y a qu'un seul et unique gouvernement : celui de M. le contre-amiral Montero, vice-président de la République, chargé du pouvoir exécutif ; il est reconnu et obéi dans toute l'étendue du territoire non occupé par l'armée des envahisseurs et il a déjà été reconnu par le gouvernement français et par la plupart des autres gouvernements étrangers.

« Veuillez, monsieur le directeur, insérer cette lettre dans le prochain numéro de votre journal et agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Le secrétaire de la Légation :

WENCESLAO MELENDEZ. »

Nous serions bien heureux d'être convaincu qu'il n'existe pas d'anarchie au Pérou, et de savoir que, devant l'ennemi de la patrie, tous les Péruviens se sont unis dans un but unique et suprême : la défense des derniers retranchements de l'autonomie nationale.

Malheureusement, les nouvelles qui nous parviennent, encore aujourd'hui, ne sont pas de nature à nous convaincre.

Il est bien entendu que nous ne discutons pas la *légalité*, les droits de M. le contre-amiral Montero, ni ceux de MM. Garcia Calderon, Caceres ou Pierola à la première magistrature du Pérou ; nous ne doutons nullement que M. Montero soit aujourd'hui, *légalement*, le chef du pouvoir exécutif ; mais, étant donné la situation actuelle du Pérou, il ne suffit pas d'être *chef légal*, dans l'étymologie constitutionnelle de ce titre, il faut être *chef réel* de l'Etat.

Tous les journaux sérieux, tous les journaux indépendants qui en Europe s'occupent un peu des péripéties du drame sanglant du Pacifique, ont été informés que l'anarchie règne dans le Pérou.

Le *Times* de Londres a publié ces jours-ci un article d'accord sur plusieurs points vue avec les renseignements et avec les idées de la *Revue*.

Il va seulement trop loin quand il dit que « le Pérou est réduit à un tel état de prostration qu'il ne reste que quelques soldats désespérés comme représentants de la résistance de l'Etat... que tout vestige de gouvernement organisé disparaît du Pérou... qu'il ne reste pour le parti le plus faible que le pillage, la violence et l'anarchie ;... que les Péruviens, enfin, sont battus, si battus, qu'il serait difficile de trouver une autorité compétente avec laquelle traiter. »

Ces paroles du *Times*, exagérés, ont cependant du vrai, d'après nos informations.

Nous sommes des amis du Pérou, bien sincères, nous lui avons donné, à ce pays, autrefois, des preuves bien éloqu岸tes de nos sympathies et de notre désintéressement ; mais nous ne sommes pas des ennemis du Chili.

Notre devise la plus ardente est que, d'un côté et d'un autre, on fasse un effort suprême pour arriver à la paix, aux conditions les moins douloureuses possibles pour le vaincu.

Salvador. — L'éruption de l'Izales, dans le Salvador, continue, et les récents tremblements de terre font supposer qu'une éruption volcanique générale est imminente dans toute l'Amérique centrale.

Uruguay. — Le 17 septembre a eu lieu l'inauguration du chemin de fer de l'Est jusqu'à Pando.

— On dit à Montevideo que le différend entre le Brésil et l'Uruguay au sujet de quelques assassinats à Paso Hondo a été arrangé d'une manière mutuellement honorable. Nous attendons la confirmation de cette nouvelle et les termes de l'arrangement pour nous prononcer là-dessus.

— Le ministre d'Espagne, M. Vascques Llorente, doit quitter Montevideo pour quelques mois, en congé.

— Le traité avec l'Espagne a été approuvé par les Chambres.

— Le nouveau ministre français a remis au président de la République ses lettres de créance.

— Nous avons déjà eu l'occasion de dire que l'Uruguay avait prouvé, à l'exposition de Buenos-Aires, ses progrès agricoles et industriels.

Voici un document très honorifique pour la République, que nous publions avec beaucoup de plaisir.

PUBLICATION OFFICIELLE

LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY A L'EXPOSITION CONTINENTALE DE BUENOS-AIRES, EN 1882.

Gérance de la section uruguayenne.

Buenos-Aires, 19 août 1882.

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence la note, datée du 17 courant, qu'a reçue hier la direction de la commission directrice du Club Industriel Argentin.

Buenos-Aires, 16 août 1882.

« A Monsieur le ministre plénipotentiaire et délégué de la République orientale de l'Uruguay, docteur don Grégorio Perez Gomar :

« Monsieur,

« Conformément à la résolution de la commission directrice de l'Exposition continentale, je remplis l'agréable devoir de remercier le gouvernement et le peuple uruguayen du précieux concours qu'ils nous ont prêtés dans l'œuvre de civilisation et de progrès qui vient de se terminer, et je demande à Votre Excellence d'être le fidèle interprète de ces sincères sentiments envers la nation qu'il représente et le peuple frère qui a aussi spontanément que magnifiquement répondu à notre appel par l'entremise de notre alliée, l'Association de la Ligue industrielle. Ici devrait s'arrêter cette note, en prenant congé de Votre Excellence au nom du « Club Argentin » ; mais, interprétant ses véritables intentions, je ne puis moins faire que de manifester le vif plaisir avec lequel il a vu dans cette exposition les produits moralisateurs de la première école d'arts et métiers du Sud-Amérique, établie dans la capitale de la République orientale de l'Uruguay avec les seuls efforts de son gouvernement.

« Quelles qu'aient été les infortunés du peuple oriental, si tourmenté par l'anarchie des uns et l'envie des autres, malgré tant de vicissitudes et de prodigieux sacrifices pour s'organiser, il n'a point perdu la boussole qui doit le conduire au port du salut et de la puissance, quand il élève au-dessus d'autres nations qui n'ont point souffert, même superficiellement tant de martyres, son instruction élémentaire et son enseignement industriel, lesquels, conjointement avec la richesse du sol privilégié dont il est doté, et avec le bon esprit du gouvernement et des populations de la nation sœur, ne tarderont pas longtemps à le conduire aux grandes destinées que la nature lui a réservées.

« Je me plains, une fois de plus, monsieur le ministre, à féliciter le peuple oriental, au nom de l'Association que je représente, pour son importante et féconde institution : l'« Ecole des Arts et Métiers ».

« E. URIEN.

« J. LUIS LAMAS, secrétaire général.

« Je salue monsieur le ministre avec toute considération et toute estime.

« GREGORIO PEREZ GOMAR.

« A S. Exc. monsieur le ministre des relations extérieures, le docteur don Manuel Herrera y Obes.

Ministère des affaires étrangères.

Montevideo, 23 août 1882.

« Accusez réception, transmettez aux ministères respectifs et publiez.

« SANTOS.

« MANUEL HERRERA Y OBES. »

— Venezuela. On annonce que le centenaire de l'émancipateur Simon Bolivar sera célébré avec beaucoup d'éclat à Caracas le 24 juillet 1883. Le gouvernement de Venezuela a invité toutes les Républiques hispano-américaines, ainsi que celle des Etats-Unis, à prendre part à cette fête, à l'occasion de laquelle on inaugurerait une statue monumentale de Bolivar.

Courrier d'Europe.

L'opinion publique, en Angleterre, toute portée il y a quelques semaines à chercher dans une entente intime avec l'Allemagne un contre-poids aux prétentions de la France au sujet du règlement définitif des affaires de l'Égypte, s'est modifiée sensiblement ces jours derniers.

Il est indubitable que la diplomatie française a contribué à ce changement de tactique, mettant à profit, à ce qu'on dit, les sympathies pour la France du prince de Galles et son influence sur certains éléments de la presse.

Le fait est que les rapports entre la France et l'Angleterre sont aujourd'hui de nature à écarter le danger, tant pour l'Angleterre comme pour la France, d'une alliance anglo-allemande. Et nous disons tant pour l'Angleterre, car, comme la presse de Londres elle-même le reconnaît, une entente intime avec le prince de Bismark serait un danger pour la politique indépendante de la Grande-Bretagne. En outre les Anglais ont réfléchi et calculé beaucoup et de ces réflexions il est résulté que l'unique puissance que l'Angleterre peut craindre c'est la France, dont la flotte est presque aussi puissante que la leur; donc, l'alliance avec la France, disent les Anglais, est celle qui nous convient plus, sans contredit, et pour la conserver, il convient de céder un peu de nos prétentions exclusivistes sur les bords du Nil.

Dans quelques jours, le 9 novembre, les Chambres françaises se réunissent de nouveau. Le gouvernement sera tenu d'expliquer la situation des affaires extérieures; nous saurons donc à quoi nous en tenir définitivement.

— La mort du bey de Tunis a donné lieu, nouvellement, à des projets d'annexion définitive de la Tunisie à la France.

Le nouveau bey a renouvelé les sentiments de son prédécesseur à l'égard de la politique, si féconde en bienfaits pour son pays, du protectorat français.

— Une certaine agitation socialiste révolutionnaire sévit dans ces moments dans quelques départements du Sud-Est de la France. A Montceau-les-Mines, Lyon, Montpellier, des désordres considérables ont eu lieu; la dynamite est l'arme favorite de ces révolutionnaires, dont toute la presse s'est efforcé, un peu inutilement, d'analyser le but et les tendances, de discuter l'organisation et de calculer la force des éléments mis par eux en avant pour réaliser leurs plans ténébreux.

Voici à peu près le résultat de ces investigations.

Le groupe révolutionnaire se divise en deux sous-groupes : les étatistes et les anarchistes.

Les étatistes sont des communistes de l'école de M. Karl Marx, laquelle procède elle-même des écoles communistes qui existèrent en France et dans d'autres pays, de 1830 à 1848. Leur idéal consiste dans la communauté des instruments de travail et dans l'organisation d'un gouvernement qui placerait ces instruments à la disposition de tous les travailleurs, et permettrait de la sorte à ceux-ci « de jouir de l'intégralité du produit de leur travail. »

Les étatistes ne sont donc pas adversaires de l'organisation ni de l'autorité; ils ont même des idées juridiques. Mais ils désirent une organisation différente de celle d'aujourd'hui, et la dévolution de l'autorité aux représentants du peuple ouvrier. Un des chefs allemands de ce sous-groupe a qualifié son système d'*ochlocratie* ou gouvernement de la canaille.

Les étatistes sont révolutionnaires en ce sens qu'ils désirent une transformation complète de la société. Ils le sont également parce qu'ils veulent employer la force pour conquérir le pouvoir politique et être ainsi mis à même d'appliquer leur système. Mais ils ne se résolvent à ce moyen que parce qu'ils reconnaissent l'impossibilité d'avoir, de longtemps, le suffrage universel de leur côté. Ces *ochlorates* sont, par suite, de véritables aristocrates, puisqu'ils croient que leur infime minorité comprend mieux les intérêts du peuple que le peuple lui-même, et qu'ils entendent faire les affaires de celui-ci, même malgré lui, au moins pendant un temps : Jusqu'à ce qu'ils l'aient éduqué.

Seulement, le recours à la force que préconise ce groupe

doit avoir lieu par les anciens moyens de la lutte à main armée, derrière des barricades, et non par la dynamite. Le côté chevaleresque du caractère français se montre là.

Maintenant, quelles sont les forces de ces divers groupes? Selon les optimistes, de six ou huit mille adhérents. Selon les radicaux, d'après les fractions mécontentes de l'opinion, des centaines de mille, des millions.

Pour nous, ce mouvement socialiste révolutionnaire n'est qu'un symptôme de faim; les classes ouvrières gagnent à peine de quoi subvenir aux besoins les plus impérieux de la vie; les patrons, en vue de la concurrence manufacturière des Etats-Unis, de la Belgique, sont obligés d'augmenter les heures de travail sans augmenter les salaires.

Et les économistes français sont des partisans de l'isolement de la France! Et les économistes français sont des ennemis de l'émigration, pour des pays étrangers, de l'exubérance de la population nationale qui, faute de pain, faute de bien-être, se lance dans les aventures dangereuses qui menacent l'ordre social et politique!

Il est temps de se rendre compte de la vérité; de se convaincre qu'il faut encourager l'émigration au lieu de la combattre, de se persuader qu'il convient d'ouvrir à la France les portes du travail universel, au lieu de restreindre son action aux limites de son territoire, cherchant ainsi l'équilibre économique indispensable au bonheur et à la prospérité des peuples.

Revue économique

République Argentine. — Il est utile et intéressant d'analyser le mouvement commercial de ce pays pendant les dernières années.

Voici le chiffre des importations, par nationalités, en pesos fuertes, (5 fr. chaque \$)

	1879	1880	1881
Allemagne. \$	1.218.615	2.288.852	3.413.771
Antilles.	128.452	131.334	85.862
Belgique.	3.081.584	2.403.001	3.388.550
Bolivie.	343.075	445.939	80.183
Brésil.	2.224.264	2.332.769	2.588.841
Chili.	322.108	503.469	22.805
Espagne.	2.177.036	2.394.477	3.315.051
Etats-Unis.	3.794.876	3.120.623	4.130.421
France.	9.105.449	8.025.373	9.948.167
Hollande.	296.629	344.747	450.508
Angleterre.	12.030.428	12.103.460	15.517.979
Italie.	2.631.853	2.534.495	2.726.177
Paraguay.	724.236	802.805	967.441
Portugal.	38.800	48.454	42.005
Uruguay.	2.121.602	3.133.152	3.161.559
Autres nations.	553.523	485.779	4.175.251
Ignoré.	3.073.302	2.968.463	15.078
TOTAUX. \$	44.868.903	44.066.893	54.029.649

Nous appelons l'attention des économistes, des écrivains français sur un fait éloquent: le développement extraordinaire du commerce allemand avec l'Amérique. Nous le remarquons l'autre jour à propos du Mexique; aujourd'hui c'est le tour de la République Argentine. A qui la faute? Bien certainement les Français n'ont pas le droit de se plaindre sinon d'eux-mêmes. Ils abandonnent par nonchalance, par ignorance, par mépris, tranchons le mot, de tout ce qui se rattache à l'Amérique latine, ce champ vaste et fécond à l'activité et à l'intelligence de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Belgique. Il faut commencer par faciliter l'émigration de bras et de capitaux français pour l'Amérique; il faut se préoccuper ensuite de faciliter, par l'abaissement des droits d'importation, l'introduction des denrées et des matières premières du Nouveau-Monde en échange desquelles l'exportation des manufactures françaises augmentera considérablement.

Voici maintenant les chiffres des exportations, divisées également, par nationalités:

	1879	1880	1881
Afrique australe. . . \$	—	—	150.807
Allemagne.	1.536.932	2.459.829	3.875.684
Antilles.	1.018.956	1.478.924	685.334
Belgique.	13.851.318	13.893.319	13.644.951
Bolivie.	339.970	413.174	455.341
Brésil.	3.299.736	1.922.880	1.778.414
Chili.	1.180.780	1.278.098	1.698.410
Espagne.	736.811	1.139.147	1.228.841

Etats-Unis	3.791.292	4.961.052	3.924.877
France	11.621.861	15.583.713	16.117.132
Hollande	—	9.034	8.936
Angleterre	3.753.834	5.168.732	3.763.952
Italie	1.602.197	2.058.890	2.356.246
Paraguay.	464.192	46.311	323.621
Portugal.	15.251	40	27.457
Uruguay.	1.450.879	1.998.064	1.936.023
Autres nations.	112.526	361.469	50.211
Ignoré.	2.989.112	3.925.707	3.742.877
TOTAUX. \$	47.765.287	56.497.423	56.069.104

On voit que la France importe plus de 80 millions de francs de produits argentins. Vient ensuite la Belgique avec 68 millions, les Etats-Unis et l'Allemagne avec 20 millions, l'Angleterre avec 18 millions, etc.

Le mouvement d'exportation pour l'Angleterre, pour la Belgique et pour les Etats-Unis, est à peu près stationnaire, celui de la France a augmenté de 48 % entre 1879 et 1881, et celui de l'Allemagne, dans cette même période, de 150 %.

Voici maintenant la valeur commerciale, importations et exportations réunies, de la République Argentine avec les nations étrangères.

	1879	1880	1881
France. \$	20.727.310	23.608.986	26.062.299
Angleterre.	15.781.969	17.373.102	18.281.881
Belgique.	16.932.902	16.296.320	17.033.501
Etats-Unis.	7.586.168	8.081.775	8.055.298
Allemagne.	3.575.548	4.748.711	7.289.455
Uruguay.	3.572.481	4.931.216	5.097.582
Italie.	4.234.050	4.593.385	5.082.413
Espagne.	2.913.847	3.533.624	4.546.892
Brésil.	5.524.000	4.255.349	4.367.255
Chili.	1.502.888	1.781.567	1.721.215
Paraguay.	1.188.428	849.126	1.291.062
Antilles.	1.147.088	1.610.258	1.071.196
Bolivie.	683.045	858.113	535.524
Hollande.	296.659	353.782	459.444
Portugal.	54.051	48.494	69.462
Afrique australe.	"	"	150.807
Autres nations.	848.049	847.248	4.225.464
Ignoré.	6.062.414	6.894.170	3.757.955
TOTAUX. \$	92.633.190	100.564.316	110.098.753

Les importations se divisent par classement d'utilisation, de la manière suivante.

	1879	1880	1881
Produits alimentaires :			
Au naturel. \$	9.224.546	9.295.235	9.678.033
Préparés	27.257.207	29.030.951	37.125.391
TOTAUX. \$	38.481.753	38.326.185	46.803.424
Produits industriels :			
Matières premières. \$	3.287.006	3.291.868	4.113.379
Instruments	2.313.474	1.627.311	2.045.002
Combustibles.	783.670	821.631	1.067.640
TOTAUX. \$	6.386.150	5.740.810	7.226.121

Les exportations sont ainsi classées :

	1879	1880	1881
Produits des bestiaux. 41.351.831	50.567.372	51.770.303	
— agricoles.	2.156.187	784.423	1.495.935
— des mines.	363.025	2.407.224	402.763
— des bois.	78.154	113.364	286.180
— industriels.	3.754.473	2.386.414	1.592.313
	47.703.670	56.258.897	55.547.494
— nationalisés.	61.617	238.526	521.600
TOTAUX. \$	47.765.287	56.496.423	56.069.104

— Voici le mouvement des monnaies d'or et argent, en 1881, entre la République et l'extérieur.

	Importation.	Exportation.
Allemagne. \$	—	249
Bolivie.	306.962	28.795
Brésil.	133.310	17.758
Chili.	68.800	—
Espagne.	7.500	—
France.	57.953	293.538
Angleterre.	2.247.084	1.388.466
Paraguay.	40.451	33.029
Uruguay.	1.286.375	229.719
TOTAUX. \$	4.157.648	2.991.305

Colombie. — La poste de la ville de Bogota, capitale de l'Union, a eu le mouvement suivant dans le 1^{er} semestre de 1882 (expéditions pour l'étranger).

	Lettres.	Cartes postales.	Imprimés.
Équateur.	314	16	1.422
Venezuela	541	40	1.648
Chili.	244	14	848
Pérou.	111	4	243
Etats-Unis	3.106	2.01	1.541
Amérique centrale.	127	13	888
Autres pays d'Amérique.	624	25	1.337
Allemagne.	1.031	88	238
Espagne	440	13	555
France	4.650	33	1.666
Angleterre.	2.739	38	590
Italie	409	11	120
Autres pays d'Europe.	370	101	148
Afrique.	78	1	10
Asie.	80	5	4
Océanie.	37	1	»
TOTAUX.	14.901	574	11.258

Objets recommandés 326, échantillons 30.

Il y a augmentation, relativement au semestre précédent, de 1,219 lettres, 216 cartes, 730 imprimés, 190 objets recommandés et 3 échantillons.

De ces chiffres, il résulte encore une fois, que l'activité de communications est presque nulle entre les États latino-américains. Entre la capitale de la Colombie et la Plata, par exemple, les rapports par correspondance, par l'échange d'imprimés, etc. n'existent pas pour ainsi dire.

Et cependant, il s'agit de pays intimement liés par la tradition, par les sympathies, par la plus complète communauté d'idées et d'aspirations.

— Actuellement les écoles urbaines de Boyaca sont fréquentées par 5,500 élèves. Le développement de l'enseignement public est le signe plus évident du progrès d'une nation.

— Dans le mois de juillet dernier, on a constaté à Bogota 162 naissances et 181 décès; entre les premiers on a compté 85 fils légitimes et 77 naturels.

Guatemala. — Voici le mouvement de population de cette République pendant le mois de juillet dernier.

Naissances.		
Race blanche : légitimes		823
— naturelles		633
Indiens : légitimes		2.923
— naturelles		561
		<u>4.945</u>
Décès.		
Race blanche.	759	
Indiens	1.854	2.613
Mariages.		377
Total de la population.		1.269.714

Mexique. — La commission chargée de proposer des réformes au service postal a achevé ses travaux. Le prix d'affranchissement des lettres simples sera réduit de vingt-cinq centavos à cinq centavos; le service sera réorganisé sur des bases nouvelles et plus conformes au progrès moderne; les expéditions seront plus fréquentes; le service de la capitale, qui n'existe pas actuellement, sera établi d'après le système américain et au taux de deux centavos par lettre.

— Un rapport du consul américain à Vera-Cruz vient d'attirer, par un rapport détaillé, l'attention des industriels de son pays sur une nouvelle plante textile, originaire du Mexique.

Cette plante est la *pita*, de la famille des cactus, plante grasse dont les fibres atteignent quatre et cinq mètres de longueur et qui, en outre, est forte, soyeuse et susceptible d'une très grande finesse.

Il y a quelques mois, une maison de commerce de Vera-Cruz envoya en Angleterre une certaine quantité de cette fibre pour la tisser en serviettes. Le tissu obtenu réunit une grande beauté à beaucoup de solidité.

La *pita* croît au Mexique à l'état sauvage, sur une grande étendue. Elle pourrait devenir en peu de temps, pour le pays, une source de revenus considérables.

— Trois nouvelles mines viennent d'être découvertes dans l'Etat de Vera-Cruz, une mine d'argent et deux sources de pétrole.

— Le coton mexicain vaut actuellement à Vera-Cruz de \$20,75 à \$21,25 le quintal.

Revue financière.

République Argentine. — Voici le mouvement de quelques-uns des chemins de fer de la province de Buenos-Aires pendant l'année dernière.

GREAT SOUTHERN.		
Passagers de 1 ^{re} classe.	76.251	= 5.298.296 \$
— de 2 ^e —	93.462	= 4.630.754
Animaux (bétail)	187.640	= 38.087.920
Marchandises, etc.		7.755.174
TOTAL		55.772.644 \$

ENSENADA.		
Passagers de 1 ^{re} classe.	260.292	= 1.149.605 \$
— de 2 ^e —	586.546	= 1.724.408
Marchandises		2.682.458
Divers.		1.714.501
TOTAL.		7.270.972 \$

CAMPANA.		
Passagers de 1 ^{re} classe.	68.920	= 1.538.298 \$
— de 2 ^e —	73.720	= 1.393.567
Animaux (bétail).	3.355	= 2.476.441
Divers.		482.921
TOTAL.		5.901.227 \$

NORD.		
Passagers de 1 ^{re} classe.	303.405	= 2.482.078 \$
— de 2 ^e —	165.726	= 1.063.748
Marchandises.		1.147.593
Divers.		1.087.325
TOTAL.		5.780.744 \$

Il s'agit de \$ (pesos), monnaie courante de 5 pour 1 franc. Dans cet aperçu n'est point compris, comme on voit, le plus grand chemin de fer de la province, celui de l'Ouest, dont nous avons parlé plusieurs fois.

— Les titres 6 0/0 dernièrement émis au pair par MM. Morton, Rose et Cie, du chemin de fer de l'Ouest, avec la garantie du gouvernement de la province de Buenos-Aires sont cotés, au Stok Exchange (Bourse), avec 2 1/2 et 3 0/0 de prime.

— Les directeurs de la « Buenos-Aires (New) gaz Cp. » ont déclaré un dividende provisoire de 3 0/0, pour les six premiers mois de l'année.

— La Compagnie « Buenos-Aires and Pacific Railway » (entreprise Clarke) vient de réaliser avec succès, sous le patronage de MM. C. de Murrieta et Cie, une émission de 50 mille actions préférées de 20 £ (£1,000,000). Le capital jouissant de la garantie de 7 0/0 du gouvernement Argentin est de £2,312,347. La longueur totale de la ligne sera de 578 kilom., divisés en 23 sections. Le restant du capital, £1,312,347, sera émis postérieurement en *debentures* (obligations).

Buenos-Aires le 26 Septembre 1882.

L'or, dans la dernière quinzaine a été coté au pair et avec une prime variant entre 1/10 et 1/5 0/0.

Les obligations (*cedulas*) de la Banque hypothécaire de la province de Buenos-Aires sont cotées: Série A, 101 1/2 0/0; série B, 100 0/0; série C, 98 0/0 et série E, 84 0/0; billets du Trésor, 112 0/0; fonds publics nationaux de 2 0/0 d'amortissement, 96 0/0; idem 1863, 87 0/0; bons municipaux 1870 et 1873, 105 0/0; idem 1876, 95 0/0; dette internationale 96 0/0; emprunt pour le Riachuelo, 95 0/0; Acciones Puentes y Caminos, 104 0/0; Banco Nacional, 107 0/0; Banco de Italia y R. de la Plata, 125 0/0; Gaz primitiva, \$ 1.500; Gaz Argentino, 95 0/0; Telegrafo transandino, 250 \$. Acc. de la Bolsa \$ 1500.

Taux de l'intérêt pour avances sur titres et escompte de billets, de 6 à 7 0/0; la Banque de la Province escompte au taux de 7 0/0; elle paye pour dépôts, à vue 3 0/0, à terme 5 0/0; Banco Nacional, dépôts à vue 3 0/0, à terme 5 et 6 0/0; Banco de Italia y R. de la Plata, dépôts à vue 3 0/0, 3 terme 4 et 5 0/0; Banco Carabassa et Cie, dépôts à vue à 0/0, à terme 4 à 5 0/0, avances 10 0/0; Banco de Londres y Rio de la Plata, dépôts à vue 3 0/0, à terme 3 1/2 et 4 0/0, avances 9 0/0; Banco Inglez del Rio de la Plata, dépôts à vue, 3 1/2 0/0, à terme, 5 et 5 1/2 0/0, avances, 9 0/0.

Changes: Londres, 49 à 49 1/4^d; France, 5.10 à 5.16; Anvers et Gènes, 5.10 à 5.16; Rio, 11 \$ 200 à 11 \$ 250.

Une grande agitation a régné dans la Bourse de Buenos-Aires à propos de la baisse extraordinaire qui s'est mani-

tée dans les actions de la Banque Nationale. La cote ne marquait, au départ du paquebot, que 5 à 8 % de prime au lieu de à 40 % de prime.

Cette baisse a été motivée par l'adoption, par la Chambre des députés du Congrès, du projet de M. Esequiel N. Paz, avec quelques modifications. Par ce projet, le capital est porté de huit à vingt millions de dollars, 120,000 actions nouvelles de 100 \$ devant être émises; 60,000 de ces actions seraient souscrites par le gouvernement qui les paierait en fonds publics de 5 %; la nomination du directoire sera faite moitié par le gouvernement et moitié par les actionnaires; le président de la Banque serait nommé par le gouvernement avec l'accord du Sénat.

Le directoire actuel avait annoncé la réunion d'une assemblée des actionnaires pour un des premiers jours d'octobre.

En attendant, le projet Paz n'avait pas encore été discuté dans le Sénat où une forte opposition l'attendait, d'après les nouvelles qui nous ont été transmises.

On prévoyait, à la liquidation de fin septembre des opérations à la Bourse sur les actions de la Banque Nationale, de grandes pertes calculées à dix millions de francs.

Nous ne croyons pas, si le projet en discussion était définitivement adopté, que l'émission des nouvelles actions puisse se faire facilement sur le marché de Buenos-Aires.

Brazil — Voici le résultat des quatre premières années d'exploitation de l'usine « Barcellos », près de Campos, province de Rio de Janeiro.

Campagne de	Rendement %	Cannes achat en réis par kilog.	Fabrication frais en réis par kilog.	Coût du kilog. sucre
1878	6.66	9.91	9.3	288.15
1879	6.33	7.21	9	254.01
1880	6.60	8.83	9	267.45
1881	7.68	6.99	7.7	190.97

(Suite)

Vente du kilog. sucre	Sucre produit kilog.	Résultat du sucre	Produit de la vente des alcools	Résultat liquide des sucres et alcools
269	1.071.334	Perte	28:749\$959	5:052\$442
255	1.637.151	Bénéfice	63:748\$686	65:582\$492
260	1.482.375	Perte	48:455\$319	30:205\$111
234	1.967.740	Bénéfice	45:704\$291	129:323\$470

On sait que 450 reis font 1 franc.

— Le chemin de fer de la « Companhia Paulista », province de San Paulo, a eu le mouvement suivant pendant le dernier semestre :

Passagers de 1 ^{re} classe.	17.611
— de 2 ^e —	68.555
TOTAL	86.166

Il y a diminution de 3,218 passagers comparativement au semestre précédent.

Mouvement de marchandises :	
Importations.	15.749 tonnes.
Exportations.	36.984 —

Il y a augmentation de 9,448 tonnes en faveur de ce semestre.

Produit brut de l'exploitation.	Rs. 856.203 \$
— net.	661.061

On a déclaré un dividende de 11 % pour l'année.

— Le gouvernement impérial a dû déboursier, dans le 1^{er} semestre de cette année, la somme de £ 238,529 comme déficit d'intérêt garanti aux chemins de fer Paraná, Bahia Central, Limoeiro, Conde d'Eu, Theresa-Cristina, Natal et Nova-Cruz, Alagoas et Bahia-San-Francisco.

— Les neuf compagnies étrangères de chemins de fer,

jouissant des garanties d'intérêt de la part du gouvernement impérial, ont réalisé, conjointement, jusqu'au 30 juin dernier, un capital effectif de £ 6,341,551.

— En 1881-82, les lignes télégraphiques de l'Etat ont produit, brut, Rs. 715:356 \$, en dehors des dépêches officielles (Rs. 235:000 \$).

Voici le résultat des opérations de la « Brazilian Submarine Telegraph Comp. » dans le 1^{er} semestre de l'année.

Revenu	£ 88.842
Frais généraux	23.156
TOTAL	£ 65.686
Solde de bénéfices:	
Arriérés	37.609
TOTAL	£ 102.295

On a distribué 7 % de dividende aux actionnaires. La réserve est de £ 507,663.

Rio, le 5 octobre 1882.

Bourse. — Actions Banco Commercial, 240 \$ 000; — obligations de la Banque Predial, 78 1/2; — Banco Industrial, 235 \$ 000; — Debentures Sorocabana, 90 1/2 0/0; — obligations de la Banque du Brésil, 95 1/2 0/0; — Debentures Quissamá 202 \$ 000 — Emprunt national de 1868, 1.285 \$; — les £ à 11 \$ 300; — Debentures Macahé et Campos 225 \$; — obligations Sorocabana de 100 \$. 78 0/0; — Botanical garden 185 \$ 000; — Brasil industriel 250 \$ 000; — Docas D. Pedro 2^o 110 \$ 000; — obligations Léopoldina au pair; — A polices 1: 065 \$ 000; — Banco de Brazil, 292 \$ 000; Garris Urbanos, 237 \$; — Villa Isabel, 250 \$; — Botanical Garden, 195 \$; — Banco rural, 276 \$; — E. F. Sorocabana, 110 \$.

Chili. — Le gouvernement a signé un contrat avec MM. Bazile pour l'exportation d'un million de tonnes de guano; MM. Soubercassaux ont garanti le contrat en déposant 500,000 dollars. Le prix net reviendra à peu près à £ 5 par tonne; l'exportation minime par mois étant de 25,000 tonnes, le produit annuel sera au moins de £ 1,500,000. La moitié de cette somme sera remise à la commission des porteurs de titres de la dette péruvienne.

Guatemala. — Nous avons reçu le compte rendu des opérations du « Banco Colombiano » pendant le premier semestre de cette année.

Le capital réalisé de cette Banque est de \$ 903,000 (fr. 4,515,000).

Les bénéfices nets du semestre se sont élevés à \$ 56.745. Le mouvement de la caisse a été le suivant :

Reçu	\$ 3.130.170
Payé	2.460.559
Solde en caisse	\$ 669.611

Cette existence se divise ainsi :

Billets	\$ 184.275
Métallique	485.336

Voici le mouvement des dépôts :

Entrées	\$ 2.355.711
Sorties	1.875.279
Solde	\$ 480.492

L'intérêt payé dans le premier semestre aux dépôts a été de 6 %. — Il vient d'être réduit à 4 %.

Le directeur gérant de cette Banque est le D^r Recaredo de Villa.

Mexique. — Une compagnie au capital de 25,000 actions de \$ 20 chacune, vient de se former à New-York pour l'exportation du café de Colima.

A cette effet, la compagnie s'est rendue acquéreur d'une propriété de 16,000 acres de terres propices à la plantation du café, située près au port de Manzanillo, dans l'Etat de Tolima.

Il existe, en ce moment, dit le prospectus de cette compagnie, dans la susdite propriété, 60,000 pieds de café en produit, ainsi que 600,000 de un à trois ans seulement. La compagnie se propose d'augmenter progressivement le nombre des pieds de café en rapport, jusqu'au chiffre de 500,000.

Nous avons déjà prédit que les Etats-Unis, d'ici à peu

d'années, n'importeront du café que du Mexique, des Antilles et de l'Amérique centrale. Au Mexique, surtout, l'exploitation commença à se faire telle que le prix de revient sera énormément plus avantageux pour les planteurs que celui du Brésil, où les transports sont très coûteux, le capital ne s'obtient qu'à un taux très élevé et les impôts sont encore très hauts.

Une loi récente de la législature de l'Etat de Tolima favorisera la nouvelle Compagnie. Cette loi exempte de l'impôt tous les articles sans exception destinés aux terrains affectés à la culture du café, ou qui en proviennent. Elle accorde en outre une forte prime au planteur qui produira les 15,000 premières livres de la meilleure qualité de café de Tolima.

— La Législature de l'Etat de Chihuahua vient de publier un décret par lequel M. Inocente Ochoa, résidant à Paso del Norte, est autorisé à établir dans cette ville une banque qui prendra le nom de *Banque minière Chihuahuense*. Cette Banque pourra mettre en circulation des billets de une piastre, cinquante *centavos* et vingt-cinq *centavos*, pour une somme de trois cent mille piastres.

L'admission de ces billets est volontaire pour le public; ils seront payables à vue et au porteur en monnaie ordinaire, ou bien en piastres fortes avec un escompte de 8 % au choix de la Banque.

L'intérêt simple que la Banque percevra, ne pourra dans aucun cas excéder 10 % par an.

Cette Banque sera, durant trois ans, exemptée du paiement de toute contribution ordinaire existante, et de celle extraordinaires ou emprunts qui pourraient être imposés; cette exemption commencera le jour où l'intéressé donnera avis de la mise en circulation des premiers billets.

Les billets que la Banque mettra en circulation devront porter la signature de l'Administrateur général des revenus de l'Etat, ou bien une contre-marque indiquant qu'ils ont été enregistrés sur un livre spécial qui se trouvera dans le bureau respectif; sur ce livre seront inscrits les numéros des billets et leur valeur.

Le concessionnaire devra dans le plus court bref délai et à l'entière satisfaction du Gouvernement de l'Etat, donner une garantie pour l'émission des billets mis en circulation, en remettant des documents d'hypothèque sur immeubles; ceux-ci seront évalués par des experts, et ne pourront figurer dans l'hypothèque que pour les deux tiers tout au plus, de leur valeur intrinsèque.

LA BANQUE NATIONALE MEXICAINE. — La Banque Nationale Mexicaine a publié son bilan au 31 août dernier; le voici :

<i>Actif.</i>	
Capital non exhibé	\$ 4.800.000 00
Existence en espèces, à Mexico et dans les succursales	4.322.650 06
Existence en portefeuille à Mexico et dans les succursales	1.935.952 55
Prêts sur gages à Mexico et dans les succursales	307.230 30
Comptes courants débiteurs à Mexico et dans les succursales	1.670.295 25
TOTAL	\$ 13.036.128 16

<i>Passif.</i>	
Capital	\$ 8.000.000 00
Billets en circulation à Mexico et dans les succursales	3.153.394 00
Comptes courants créditeurs à Mexico et dans les succursales	1.882.734 16
TOTAL	\$ 13.036.128 16

Pendant le mois d'août dernier, les droits d'importation perçus de la douane de Vera-Cruz ont rapporté au Trésor fédéral plus d'un million de piastres.

Uruguay. — Nous avons insisté depuis trois mois sur l'impossibilité où se trouvait la République de payer intégralement, à partir du mois de janvier prochain, les intérêts de la dette externe.

Le gouvernement vient de confirmer notre assertion en invitant les représentants de l'emprunt Uruguayo (Londres) à s'entendre avec le ministre des finances sur les termes d'un nouveau contrat à intervenir.

Très probablement, au lieu de 2 1/2 0/0, le gouvernement paiera 3 0/0, pendant les deux prochaines années.

Montevideo, 27 Septembre 1882.

Deuda amortizable à 22; Titulos adicionales à 44; Pacificacion 2^a serie à 45 3/4; Titulos especiales 11; Rescate y

Pacificacion 1^a serie 40 1/2; Consolidados del 80 à 21 1/4. Extraordinario 1 serie 45.

Marché de Londres.

Escompte à la Banque d'Angleterre sans changement. L'encaisse métallique n'est pas sensiblement modifiée; on espère que le taux actuel ne sera pas changé jusqu'au mois de décembre et qu'il sera alors réduit. L'escompte, dans le marché, est entre 3 et 3 1/2 %. Les Consolidés 3 % sont cotés de 102 1/8 à 102 1/2; ceux de 2 1/2 % à 86 1/4. On prête au gouvernement l'intention de réaliser la conversion des titres de 3 % en nouveaux Consolidés de 2 1/2.

Les 3 % des États-Unis sont cotés à New-York à 103 %.

Marché de Paris.

Escompte sans changement. L'encaisse métallique de la Banque de France a diminué encore de 10 millions.

Le 5 0/0 est à 115.90; le 3 0/0 à 80.35, le 3 0/0 amortissable 81,70; Banque de France 5,300; Banque de Paris et des Pays-Bas 1,050; Comptoir d'Escompte 1,018; Banque d'Escompte 590; Crédit Foncier 1,362; Société générale 620; Dépôts et Comptes courants 700; Crédit Lyonnais 620.

Banque d'Espagne.

Situation au 31 août 1882 (piécettes).

ACTIF	
Caisse : espèces	32.933.237 57
Lingots d'or	6.330.723 40
Lingots d'argent	1.465.909 44
Effets à recevoir	4.005.458 »
Argent à la Monnaie	5.653.764 71
50.389.095 12	
Espèces dans les succursales	55.867.227 60
Espèces chez les correspondants	5.404.033 73
Espèces en route	4.124.350 »
65.395.613 33	
Portefeuille de Madrid	596.646.692 64
— des succursales	102.346.449 14
Actions rachetées	384.638 71
Immeubles	7.187.313 18
Trésor public : amortissement et intérêts du 4 % amortissable	» »
4 % amortissable aux effets du traité avec le gouvernement	93.825.900 »
Divers	» »
TOTAL	916.175.672 12

PASSIF	
Capital	100.000.000 »
Fonds de réserve	10.000.000 »
Billets : Madrid	158.629.700 »
— succursales	145.812.200 »
304.441.900 »	
Dépôts : Madrid	29.543.760 47
— succursales	17.977.697 93
Comptes courants : Madrid	120.453.725 57
— succursales	66.613.014 74
Dividendes	5.283.620 24
Profits et pertes réalisés	18.399.056 50
Profits et pertes à réaliser	982.120 69
49.381.177.19	
Crédits ouverts avec garantie	10.265.216 53
Intérêts et amortissement :	
Billets hypothécaires	1.010.963 65
Oblig. intérieures et extérieures	2.028.960 15
Dette 4 % amortissable	2.339.760 »
Trésor public : son compte pour l'amortissement et intérêts du 4 %	7.413.765 64
Trésor : intérêts du 4 % consolidé	3.507.847 25
Trésor : résultat de la conversion	67.195.810 43
Valeurs à convertir	94.694.779 49
Divers	4.041.432 32
Emprunt à l'étranger du 30 mai 1882	49.582.238 48
TOTAL	916.175.672 12

EMPRUNTS DES GOUVERNEMENTS LATINO-AMÉRICAINS DANS LE MARCHÉ DE LONDRES

ÉTATS	Date de l'émission.	SOMME DE L'EMPRUNT	SOMME AMORTIE	SOMME A AMORTIR	INTÉRÊT	AMORTISSEMENT		PRIX D'ÉMISSION	Dernier prix à la cote officielle.	OBSERVATIONS
						PAR AN	FORME			
<i>République argentine.</i>	1868	£ 2.500.000	£ 1.226.900	£ 1.273.100	6 0/0	2 1/2 0/0 ac.	Tirages semestr.	72 1/2	101	
	1871	6.122.400	2.336.900	3.785.500	6 0/0	2 1/2 0/0 ac.	»	88 1/2	97 1/2	
	1872 et 1874	3.648.243	662.843	2.985.400	6 0/0	1 0/0 ac.	Achat sur place.	76 et 80	97 1/2	Cet emprunt est en pesos fuertes, (hard dollars).
	1876	1.200.000	»	1.200.000	9 0/0	4 0/0 ac.	Offre des porteurs	»	110	L'amortissement n'a pas eu lieu jusqu'à maintenant parce que les porteurs des titres ne veulent les offrir qu'au-dessus du pair.
	1881	2.450.000	11.800	2.438.200	6 0/0	1 0/0 ac.	Tirage semestr.	91 0/0	96	Cet emprunt fut émis à Paris.
		15.920.643	4.238.443	11.682.200						
<i>Bolivie.</i>	1871	1.654.000	»	1.654.000	6 0/0	1 0/0 ac.	»	68 0/0	2 1/2 0/0	Emprunt Church. Une partie du montant resté à Londres, fut divisée entre les porteurs de titres.
<i>Brésil.</i>	1852	1.040.600	731.400	309.200	4 1/2 0/0	1 0/0 ac.	Achat sur place.	95 0/0		Le gouvernement ne s'oblige à amortir que si les titres sont au-dessus du pair.
	1858	1.526.500	1.510.000	16.500	4 1/2 0/0	2 0/0 ac.	»	93 0/0		Mêmes conditions que les précédentes.
	1860	1.373.000	1.072.000	301.000	4 1/2 0/0	1 1/2 0/0 ac.	»	90 0/0		Mêmes conditions.
	1863	3.853.300	2.226.900	1.628.400	4 1/2 0/0	1 1/2 0/0 ac.	»	88 0/0	99	Mêmes conditions, mais en outre le gouvernement se réserve le droit d'amortir par des tirages au pair dans le cas où les titres auraient des primes en bourse.
	1865	6.963.600	1.528.500	5.435.100	5 0/0	1 0/0 ac.	Tirages semestr.	74 0/0	101	
	1871	3.459.600	415.700	3.043.900	5 0/0	1 0/0 ac.	»	89 0/0	101	
	1875	5.301.200	287.900	5.013.300	5 0/0	1 0/0 ac.	Achat sur place.	96 1/2 0/0	101	Mêmes conditions d'amortissement que l'emprunt de 1863. — L'amortissement ne commença qu'en 1877.
	1879	5.837.062	205.625	5.631.437	4 1/2 0/0	1 1/2 0/0 ac.	»	89 0/0	90	Mêmes conditions d'amortissement que l'emprunt 1863.
		29.356.862	7.978.025	21.378.837						
<i>Buenos-Aires (prov. argentine.)</i>	1824	1.000.000	353.600	646.400	6 0/0	1/2 0/0 ac.	Achats sur place.	85 0/0	97	Le service est fait par le gouvernement National.
	1837	1.641.000	1.113.200	527.800	3 0/0	1/4 0/0 ac.	»	...	97 1/2	
	1870	1.034.700	136.300	898.400	6 0/0	1 0/0 ac.	Tirages semestr.	88 0/0	97	Le gouvernement s'est réservé le droit d'augmenter l'amortissement.
	1873	2.040.800	162.300	1.878.500	6 0/0	1 0/0 ac.	»	89 1/2 0/0	96 1/2	
	1882	2.049.200		2.049.200	6 0/0	»	»		93	
		7.765.700	1.765.400	6.000.300						
<i>Chili.</i>	1842	756.500	577.096	179.404	3 0/0	»	Tirage ou achat.	L'amortissement de toutes les dettes du Chili est suspendu depuis mai 79.
	1858	1.554.800	604.800	950.000	4 1/2 0/0	1/2 0/0 ac.	Tirage ou achat a option du gouv ^t .	92 0/0	83	
	1866	1.120.920	436.820	684.100	7 0/0	1 1/2 0/0 ac.	Tirage semestriel.	92 0/0	105	
	1867	2.000.000	674.700	1.325.300	6 0/0	2 0/0 ac.	Tirage annuel.	84 0/0	102	
	1870	1.012.700	178.800	833.900	5 0/0	1 0/0 ac.	Tirage semestriel.	...	91	Pendant les cinq premières années, le fond d'amortissement était de 5 0/0 par an.
	1873	2.276.500	284.100	1.992.400	5 0/0	2 0/0 ac.	»	94 0/0	90	
	1875	1.900.000	143.300	1.756.700	5 0/0	2 0/0 ac.	»	88 1/4 0/0	90	Le public ne souscrivit que £ 1.143.400.
		10.621.420	2.899.616	7.721.804						
<i>Colombie.</i>	1877	2.000.000	74.100	1.925.900	4 3/4 0/0	...	Tirage trimestriel.	Dernier coupon payé en octobre 1879.
<i>Costa Rica.</i>	1871	1.000.000	121.300	878.700	6 0/0	2 0/0 ac.	Tirage semestriel.	72 et 74	24	Paiements suspendus depuis mai 1874.
	1872	2.400.000	64.300	2.335.700	7 0/0	1 0/0 ac.	»	82	18	
		3.400.000	185.600	3.214.400						
<i>Équateur.</i>	1867	1.824.000	»	1.824.000	1 à 6 0/0	»	»	»	12	Paiements suspendus depuis mai 1868.
<i>Entre Rios. (p. argent.)</i>	1872	226.800	74.700	152.100	7 0/0	2 1/2 0/0 ac.	Tirage semestriel.	90 0/0	102	Le gouvernement s'est réservé le droit d'amortir extraordinairement la dette par des achats sur place.
<i>Guatemala.</i>	1856	100.000	24.400	75.600	5 0/0	...	Tirage semestriel.	...	35	Paiements suspendus depuis février 1876.
<i>Honduras.</i>	1867	1.000.000	99.300	900.700	10 0/0	5 0/0 ac.	Tirage annuel.	80 0/0	5 1/2 0/0	
	1867	90.000	11.200	78.800	5 0/0	...	Achats sur place.	...	5	Paiements suspendus depuis 1873.
	1870	2.500.000	257.500	2.242.500	10 0/0	6 0/0 ac.	Tirage annuel.	80	6	
		3.590.000	368.000	3.222.000						

EMPRUNTS DES GOUVERNEMENTS LATINO-AMÉRICAINS DANS LE MARCHÉ DE LONDRES (suite).

ÉTATS	Date de l'émission.	SOMME DE L'EMPRUNT	SOMME AMORTIE	SOMME A AMORTIR	INTÉRÊT	AMORTISSEMENT		PRIX D'ÉMISSION	Dernier prix à la cote officielle.	OBSERVATIONS
						PAR AN	FORME			
Mexique.	1851	£ 10.241.650	»	£ 10.241.650	3 0/0	»	»	»	25 3/4	Paiements arrêtés depuis 1866.
	1864	4.864.800	»	4.864.800	3 0/0	»	»	»	14	Paiements arrêtés depuis 1867.
	1864	12.365.000	»	12.365.000	6 0/0	1 0/0 ac.	»	63 0/0	...	Cet emprunt a été répudié par le gouvernement de la République.
Paraguay.		27.471.450	»	27.471.450						
	1871	1.000.000	43.000	957.000	8 0/0	2 0/0 ac.	Tirages trimestr.	80 0/0	11	Paiements arrêtés depuis mai 1871.
	1872	2.000.000	1.451.700	548.300	8 0/0	2 0/0 ac.	»	85 0/0	11	Paiements arrêtés depuis avril 1874. — Le public ne souscrivit qu'une faible partie de l'emprunt.
		3.000.000	1.494.700	1.505.300						
Pérou.	1870	11.920.000	778.420	11.141.580	6 0/0	2 0/0 ac.	Tirages semestr.	82 1/2 0/0	16 1/2	Tous paiements arrêtés depuis 1876. — Une somme de £ 11.141.580, des titres 5 0/0 est en dépôt à la Banque d'Angleterre. Les dépôts de guano étant au pouvoir des forces chiliennes le gouvernement du Chili a promis de diviser avec les créanciers du Pérou en Europe le produit de la vente du guano.
	1872	36.800.000	2.777.500	34.022.500	5 0/0	2 0/0 ac.	»	77 1/2 0/0	12 1/2	
		48.720.000	3.555.920	45.164.080						
San Domingo.	1869	757.700	247.310	510.390	6 0/0	1 0/0 ac.	Tirages semestr.	70 0/0	14	Paiements arrêtés depuis 1872. — Somme placée effectivement £ 530.390.
Santa-Fé. (p. argent.)	1874	300.000	72.400	227.600	7 0/0	2 1/2 0/0 ac.	Tirages semestr.	92 0/0	101	
Uruguay.	1871 et 1872	3.500.000	404.000	3.096.000	6 0/0	2 1/2 0/0 ac.	Tirages semestr.	»	42 1/4	En août 1876, le paiement des intérêts fut suspendu en vue de circonstances exceptionnelles. — Par un accord entre le gouvernement et les porteurs des titres on recommença à payer les intérêts en février 1878, mais avec une réduction du taux de 6 0/0. — En février 1883, le paiement de l'intérêt intégral sera repris; l'amortissement d'ores et avant sera fait au prix des offres en licitation. Les titres émis en 1878 furent en paiements des coupons arriérés.
	1878	371.520	»	371.520	6 0/0	»	»	»	38	
			4.871.520	1.362.300	3.509.220					
Venezuela.	1881	2.750.000	»	2.750.000	3 et 4 0/0	...	Achats sur place.	»	38	Cet emprunt a été émis pour £ 4.000.000 dont 1.250.000 correspondent à la dette interne.
		162.280.895	23.382.614	137.898.281						
		4.871.520	1.362.300	3.509.220						

Revue commerciale.

Nous commençons à recevoir de nos correspondants spéciaux des renseignements exacts et minutieux sur les différents produits. — Dans la suite nous compléterons l'organisation de cette section de notre journal, avec les correspondances commerciales d'Amérique. — Nous recevrons avec plaisir les nouvelles et observations de nos souscripteurs, et, nous leurs ferons parvenir par lettre les renseignements spéciaux dont ils nous feront la demande.

Voici la situation actuelle des produits de l'Amérique latine dans quelques marchés principaux.

Havre, 28 octobre 1882.

Laine. — Mouvement du marché dans les neuf premiers mois de 1882.

	IMPORTATIONS.	DÉBOUCHÉS.	STOCK au 30 juin
Buenos-Aires.	61.719	64.252	2.204
Montevideo et Entre-Rios.	11.254	11.252	1.380
Pérou et Chili.	6.359	6.767	57
Russie.	13.284	3.944	10.654
Espagne.	»	512	»
Diverses provenances.	306	545	449
	92.922	87.272	14.744

DERNIERS COURS.

LAINES.	SUPÉRIEURE.	BONNE.	MOYENNE.	INFÉRIEURE.
Classes du Havre. BUENOS-AIRES, EN SUINT				
	fr.	fr.	fr.	fr.
Mérinos.	2 40 à 2 30	1 80 à 2 —	1 55 à 1 70	1 30 à 1 50
1 ^a .	2 05 à 2 25	1 75 à 1 93	1 50 à 1 70	1 25 à 1 45
2 ^a .	2 — à 2 20	1 70 à 1 90	1 50 à 1 65	1 25 à 1 45
3 ^a .	1 90 à 2 10	1 70 à 1 85	1 50 à 1 60	1 20 à 1 40
Agneaux.	1 90 à 2 10	1 70 à 1 85	1 45 à 1 65	1 15 à 1 35
Vent. et Morc.	1 40 à 1 50	1 05 à 1 40	» 90 à 1 25	» 65 à 1 10
Linc ⁿ et Crois.	2 15 à 2 25	1 90 à 2 10	1 70 à 1 80	» — à » —
MONTEVIDEO, ENTRE-RIOS, B.-ORIENTALE ET R.-GRANDE, EN SUINT				
	fr.	fr.	fr.	fr.
Mérinos.	2 40 à 2 50	2 15 à 2 30	1 90 à 2 05	» — à » —
1 ^a .	2 35 à 2 45	2 10 à 2 25	1 85 à 2 —	» — à » —
2 ^a .	2 25 à 2 35	2 05 à 2 20	1 85 à 2 —	» — à » —
3 ^a .	2 15 à 2 25	1 95 à 2 10	1 80 à 2 —	» — à » —
4 ^a et 5 ^a .	1 60 à 2 —	1 50 à 1 90	1 30 à 1 75	» — à » —
Agneaux.	2 10 à 2 20	1 85 à 2 —	1 60 à 1 75	» — à » —
Vent. et Morc.	1 35 à 1 75	1 20 à 1 65	1 15 à 1 50	» — à » —
Pérou. fr.				
			1 40 à 1 90	1 20 à 2 90
Chili.	fine		1 60 à 1 90	» — à » —
	métis		1 30 à 1 70	» — à » —
	commune		1 — à 1 25	» — à » —
	noir.		» 75 à 1 70	» — à » —
	Pelades Mérinos.		1 35 à 1 70	» — à » —
	» Métis.		1 25 à 1 60	» — à » —

Russie.	{ suint.	1 70 à 2 25	» — à » —
	{ lavée à chaud.	» — à » —	2 — à 5 —
	{ Donskoy lavée.	» — à » —	1 80 à 2 20
Espagne.	{ fines légères.	1 75 à 1 90	2 20 à 3 50
	{ lourdes	1 20 à 1 40	» — à » —
Portugal.	{ noires	1 20 à 1 70	» — à » —
		» 70 à 1 30	» — à » —

PEAUX DE MOUTON. EN SUINT, COURS NOMINAUX

	BUENOS-AIRES.	MONTEVIDEO.
Mérinos.	1 30 à 1 80	1 80 à 2 05
1 ^a	1 25 à 1 70	1 70 à 2 —
2 ^a	1 20 à 1 65	1 60 à 1 85
3 ^a	1 15 à 1 50	1 40 à 1 70
4 ^a et commune.	» 70 à 1 30	» 80 à 1 40
Mi-laine.	1 20 à 1 50	1 40 à 1 70
Rasons et mi-rasons.	» 60 à 1 30	» 70 à 1 40
Agneaux grands.	1 25 à 1 60	1 30 à 1 80
— moyens.	» 90 à 1 40	» 90 à 1 50
— petits et mort-nés.	1 — à 1 85	1 — à 1 80

— Le marché n'a pas présenté une bien grande animation cette semaine, néanmoins, on a fait quelques affaires de détail à la même parité qu'avant, soit 155 b. B.-Aires suint, en divers lots de de fr. 1.75 à 2.05 le kil. et 589 b. Russie de fr. 1.82 1/2 à 2.10.

Importations : 38 b. de B.-Aires, 2,600 b. de Russie 5 b. d'Espagne.

Crins et plumes. — Les crins paraissent être revenus au grand calme, mais les prix se maintiennent fermes.

En plumes, rien à signaler de gré à gré.

Nous avons reçu : 15 b. crin, 9 c. plumes d'autruches de B.-Aires, 3 c. plumes d'autruches de Montevideo, 5 b. crin du Nord.

Lins, chanvres, jons, rotins, itzle. — Aucune affaire connue. — Nous avons reçu cette semaine : 109 b. itzle, de Tampico; 6 c. jons, de Hambourg; 22 b. lin par cabotage.

Bois de teinture. — Les campêche Haïti, au grand calme depuis quelques jours, se sont réveillés par la vente de 200 tx Cap, à livrer par steamer, à fr. 6.65 de 50 kilog. — On fait également 25 tx Carmen, 2 coupe, à fr. 13; 5 tx dito, 1^{re} coupe, à fr. 16, et 5 tx dito, 1^{re} coupe, fr. 18, les 50 kilog.

En bois jaune, un lotin de 5 tx Corinto a trouvé preneur à fr. 7 75.

Il a été importé : 20 tx campêche, de la Martinique; 140 tx bois jaune, de Tuspan; 10 tx bois de fustet, de Carmen; 380 tx campêche, du même endroit; 950 tx bois jaune, 30 tx bois rouge, de Corinto; 558 pièces bois de quebracho, de Buenos-Aires.

Bois d'ébénisterie. — Arrivages depuis samedi dernier : 26 billes bois de satin, de Colombo; 163 morceaux 23 fourches acajou, 71 morceaux des Antilles d'Angleterre.

Suif. — Il ne s'est rien fait de saillant cette semaine. — Les cours se tiennent autour de fr. 56 à 57 pour suif de bœuf Plata, et de fr. 54 à 55 pour suif de mouton même provenance.

La cote officielle du marché de Paris s'établit à fr. 101 pour suif frais de la boucherie parisienne, soit une baisse de fr. 1 et a été maintenue à fr. 108 pour suif de la Plata.

Cuir. — Mouvements du marché dans les 9 premiers mois de l'année.

	IMPORTATIONS.	DÉBOUCHÉS.	STOCK.
Plata et Rio-Grande secs.	29.430	34.078	19.300
Plata salés.	217.398	185.192	79.509
Rio-Grande salés	37.554	53.898	»
Diverses provenances	247.054	247.319	18.790
	531.436	420.487	117.300

Prix fermes et en hausse.

DERNIERS COURS, LES 50 KILOS ACQ.

PLATA secs, Bœufs, 1 ^{re} sorte, 13/16 kil.	fr. 137 » à 140 »
— — — — — 1 ^{re} — 11/12 1/4 kil.	133 » à 135 »
— — — — — 1 ^{re} — 10/11 kil.	120 » à 125 »
— — — — — 2 ^e —	105 » à 127 50
— — — — — inférieurs	85 » à 105 »
— — — — — Vaches 1 ^{re} sorte, 10/11 kil.	130 » à 135 »
— — — — — 1 ^{re} — 9/10 kil.	122 50 à 130 »

PLATA secs, Vaches 2 ^e —	100 » à 125 »	
— — — — — inférieures.	85 » à 100 »	
— — — — — Veaux.	90 » à 115 »	
RIO-GRANDE secs. { bons.	115 » à 125 » N	
	{ secondaires.	95 » à 110 »
PLATA Saladeros { nouveaux } 28/29 kil.	72 » à 73 50	
	{ 27/28 kil.	71 » à 72 » N
Bœufs { anciens } 29/30 kil.	70 » à 72 »	
	{ 27/28 kil.	68 » à 69 »
— — — — — Vaches.	{ 19/20 kil.	68 » à 71 »
	{ 21/22 kil.	71 » à 74 »
— — — — — Veaux légers, la pièce.	» 50 à 2 50 M	
Dito Mataderos { Bœufs.	68 » à 72 »	
Montevideo. { Vaches, 20/22 kil.	67 » à 72 »	
CHEVAUX secs, la pièce.	5 » à 10 »	
— — — — — salés, les 50 kilog., Plata.	40 » à 55 50	
— — — — — — — — — — — R.-Grande.	40 » à 47 50	
— — — — — — — — — — — Bœufs étendus, 28/30 kil.	67 » à 68 » N	
— — — — — — — — — — — 22/27 kil.	64 » à 67 » N	
RIO-GRANDE { Bœufs ronds.	28/29 kil.	70 » à 72 » N
Saladeros. { 21/27 kil.	66 » à 69 » N	
	{ Vaches.	65 » à 67 »
BAHIA secs.	100 » à 112 50	
— — — — — salés secs.	85 » à 92 50	
CENTRE-AMÉRIQUE secs et avec apprêt.	80 » à 105 »	
COTE-FERME secs et avec apprêt.	80 » à 105 »	
FERNAMBOURG secs.	100 » à 112 50	
— — — — — salés secs	95 » à 98 » M	
— — — — — salés verts 21/22 kil.	66 » à 67 » N	
— — — — — — — — — — — salés verts.	60 » à 63 »	
LIMA et PLATA secs.	85 » à 105 »	
— — — — — salés secs { Bœufs.	80 » à 85 »	
	{ Vaches.	80 » à 82 50
— — — — — salés verts { Bœufs.	63 » à 64 »	
	{ Vaches.	62 » à 63 »
MINAS secs état sain	125 » à 130 »	
RIO-JANEIRO salés verts { Bœufs 31/36 kil.	57 » à 60 »	
	{ Vaches 25/28 kil.	55 » à 60 »
	{ plus légers.	50 » à 54 »
TAMPICO secs et salés secs	90 » à 105 »	
MEXIQUE secs.	100 » à 125 »	
TRINIDAD salés verts.	68 » à 70 »	
VALPARAISO salés secs { Bœufs.	95 » à 100 N M	
	{ Vaches.	80 » à 90 N M
— — — — — salés verts { Bœufs.	65 » à 69 »	
	{ Vaches.	63 » à 65 »
CHILI secs et avec apprêt.	80 » à 100 » N	
CHEVREUX de Buenos-Aires, la douzaine	5 » à 21 » N	
CHEVRES et CHEVRETTES — — — — —	10 » à 45 » N	
CHEVREUX Mexique et Texas — — — — —	5 » à 17 » N	
CHEVRES et CHEVRETTES, — — — — —	8 » à 40 » N	
CHEVREUILS Buenos-Aires — — — — —	19 » à 24 » N	
RAGONDINS. le kil.	4 » à 4 40	

— Les affaires sont toujours modérées, nous n'avons connu que quelques achats pour la consommation, à prix qui ne modifient pas sensiblement la situation de l'article.

Nos ventes de gré à gré comportent ainsi : 525 Montevideo bœufs saladeros lourds, à fr. 76; 500 dito dito raie de 30 kilog au même prix; 250 dito vaches 22 kilog, à fr. 70 les 50 kilog; 3,000 B.-Aires poulains secs, à fr. 5.50 la pièce et 580 cuirs salés à livrer par Sakkarah, à fr. 66 les 50 kilog.

En outre, nous avons eu cette semaine, une vente publique assez importante, dans laquelle on a adjugé à la parité des cours : 9,756 pièces de différentes provenances, dont détail ci-après : 228 B.-Aires salés, de fr. 66.75 à 68.50; 818 Montevideo salés, de fr. 63.75 à 67.50; 250 Chevaux salés, de fr. 45.75 à 45; 447 Fernambourg salés verts, de fr. 65.50 à 67.50; 1.626 Martinique salés verts, de fr. 48 à 74.50; 224 Haïti secs et salad. secs, de fr. 83 à 84; 168 Huacho salés secs, de fr. 81.50 à 85; 134 Savanilla secs, à fr. 96.50; 1.127 Curaçao secs et apprêt, de fr. 90 à 100.50; 100 Centre-Amérique secs, à fr. 105; 603 Pérou secs et salés secs, de fr. 89.50 à 97; 190 Lima salés verts, de fr. 55 à 66; 1.841 Payta secs, de fr. 87 à 101.50.

Il est entré, par contre, 2 c. cuirs et peaux, 4 b. peaux, de N.-York; 1,443 cuirs salés verts de la Martinique; 9,140 cuirs secs, de Buenos-Aires; 870 cuirs secs, 4,044 cuirs salés, de Montevideo; 550 cuirs salés, 3 b. peaux sèches, de Hambourg; 4 c. cuirs, d'Anvers; 694 peaux salées, 50 b. déchets de cuirs, d'Angleterre; 255 cuirs secs, par cabotage.

Cornes, cornillons, onglons, sabots de bétail, os et cendres d'os. — La semaine actuelle n'a pas été plus animée que la précédente. Les différents lots récemment importés vont être mis en vente aussitôt débarqués. Les prix des cornes se soutiennent assez bien, les autres sont nominaux.

Arrivages : 50 s. os des E-Unis, 81,092 cornes de Montevideo, 6,350 cornes. 1 gr. cornillons d'Espagne.

Le Havre, le 28 octobre 1882.

CAFÉ

COURS	AUX 50 KIL. ENTREPOT	
	le 12 oct. 1881	le 12 oct. 1882
Rio très ord. et inf.	42 — à 46	30 — à 36
» ord.	50 — à 55	40 — à 42
» bon ord.	60 — à 62	44 — à 48
» fin ord. et sup.	64 — à 72	50 — à 56
» lavé ord. à bon	68 — à 72	60 — à 70
» » fin et sup ^r	75 — à 85	70 — à 80
» Capitania.	50 — à 52	36 — à 42
SANTOS triage et inf.	40 — à 52	34 — à 38
» très ord. à ord.	50 — à 60	40 — à 48
» bon ord. à fin ord.	60 — à 68	50 — à 56
» sup. et Caracoli.	70 — à 80	60 — à 74
» lavé.	70 — à 85	70 — à 85
BAHIA, Valença, Nazareth.	— — à — M	— — à — M
» Moritiba	55 — à 65	40 — à 50
» Caravilas.	— — à — M	— — à — M
Cap, Gonaïves, St-Marc.	60 — à 70TQ	52 — à 60
JACMEL.	60 — à 70TQ	50 — à 56
PORT-AU-PR. et Soute.	60 — à 66TQ	49 — à 53
Jérémie, Cayes et autres.	58 — à 66TQ	48 — à 50
PORTO-RICO	80 — à 110	78 — à 98
PORTO-C ^e et LAGUAYRA	70 — à 75	53 — à 62
DITO GRAGÉS.	80 — à 105	70 — à 95
COLOMBIE, Macaraïbo, avani- nilla, Guayaquil	65 — à 75	55 — à 70
» gragés.	76 — à 85	72 — à 80
SALVADOR, NICARAGUA	70 — à 72	56 — à 65
DITO gragés.	75 — à 80	70 — à 80
COSTA RICA et GUATEM.	65 — à 72	58 — à 66
DITO gragés.	76 — à 90	74 — à 85
HONDURAS	76 — à 90	70 — à 85
Java.	— — à — M	— — à — M
Padang et Macassar.	72 — à 85	70 — à 85
Manille	70 — à 74	60 — à 70
Ceylan natif trié	70 — à 80	65 — à 78
» plantation	— — à — M	— — à — M
Wynard et Malabar.	85 — à 88	72 — à 80
MOKA	90 — à 100	80 — à 90
Mysore	— — à — M	— — à — M

N veut dire nominal.
M veut dire manque en première main.
TQ veut dire tel quel.

Stock, au 28 octobre

	sacs	fûts
BRÉSIL (Rio, Santos, Bahia et Ceara).	582332	—
HAÏTI (Divers)	215146	—
PORTO-RICO	14242	500
PORTO-CABELLO et LAGUAYRA.	40454	—
INDES (Java, Malabar, Manille, Mysore, Winard et Ceylan).	100147	—
G.-AMÉRIQUE, MOKA et divers et des ENT ^s	68275	723
TOTAUX	1020596	1223
DITO EN 1881	822325	1361
DITO EN 1880	412653	968

La demande continue toujours très active avec des prix fermes. Le good average Santos, à terme, qui était resté faible et négligé semble se relever aujourd'hui samedi avec acheteurs à 45 fr. 50 sur décembre.

L'enchère hollandaise du 20, l'avant-dernière de la saison, s'est faite de 1 cent à 1 cent 1/2 au-dessus des taxations. Ce résultat quoique prévu n'en a pas moins laissé une bonne impression. Les avis généraux sont sans changement. Des dépêches particulières du Brésil accusent de la fermeté à Rio et à Santos. Les ventes totales de la huitaine s'élèvent à environ 40,000 sacs de toute provenance, dont 8,600 sacs Rio, 24,000 sacs Santos, 6,000 sacs Haïti et 1,400 sacs Porto-Rico, Porto-Cabello, Centre-Amérique et divers, le tout à la pleine parité établie.

Rio-Janeiro, le 23 octobre 1882

Marché ferme. — Good-First, 3,900/4,050. — Change : Paris, 451; Londres, 21.1/8 — Stock 276,000. — Exportations de la semaine : Canal et Nord, 29,750; Méditerranée, 4,250; Amérique, 64,000. — Ventes de la semaine : Canal et Nord, 31,500; Méditerranée, 4,500; Amérique, 92,000. — Recettes journalières, 18,750.

Santos.

Marché calme. — Prix très faibles. — Ventes de la semaine : Europe, 48,000; Amérique, nulles. — Exportations de la semaine : Nord d'Europe 24,000. — Amérique, 15,000. — Recettes journalières, 7,000. — Stock; 198,000. — Prix supérieur, 3,300 à 3,500.

Arts, sciences et faits divers.

Le système actuel de pavage en bois, usité depuis 7 à 8 ans en Angleterre, et mis à l'essai à Paris depuis l'année dernière rue Montmartre et boulevard Poissonnière, s'installe actuellement aux Champs-Élysées.

Ce genre de pavage s'exécute de la manière suivante : L'excavation pour la forme et poussée à 0 m, 43 de la surface extérieure que l'on veut créer. Le sol qui forme le fond de la fouille est abondamment arrosé et pilonné, si cela est nécessaire.

Sur cette surface, ou établit la fondation, qui est la partie la plus importante du travail.

Cette fondation est constituée par une couche de béton composé d'une partie de ciment de Portland et de sept parties d'un mélange formé de 1/3 gros sable et 2/3 de cailloux : ceux-ci passant à l'anneau de 3 et 6 centimètres. Ces éléments sont d'abord mélangés à sec sur une plate-forme en bois, puis arrosés de la quantité d'eau nécessaire pour la prise.

Le béton ainsi composé est employé en couche de 0m,15 d'épaisseur; cette couche est bien dressée et battue, puis recouverte, quand elle a durci (après quarante-huit heures environ), d'une couche de mortier de 12 à 15 millimètres au maximum : ce mortier est composé de 1 partie de ciment de Portland et de 4 parties de sable fin.

Les pavés sont formés de sapin du Nord créosoté, exempt des défauts prévus au cahier des charges. Ils sont dressés à arêtes vives; ils ont 22 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur et 15 centimètres de queue ou de hauteur.

Ils sont placés de manière que leurs fibres soient perpendiculaires à la plate-forme sur laquelle ils reposent. Dans le sens transversal, les pavés se touchent, tandis que perpendiculairement à l'axe longitudinal de la chaussée, les rangs laissent entre elles des joints de 9 millimètres et demi de largeur. On produit provisoirement ces intervalles à largeur uniforme au moyen de tringles ou règles de bois, hautes de 0m,025 et larges de 0m,0095.

Les lignes de pavés étant posées, on retire les tringles qui réservaient les joints, et l'on coule dans ceux-ci du brai bouillant sur le quart de leur hauteur; le surplus est rempli avec du mortier très fin de ciment de Portland qui, par la prise, fait complètement corps avec les pavés.

Le tout est recouvert d'une couche de gravier que l'on renouvelle plusieurs fois à la suite de son écrasement par les pieds des chevaux et les roues des voitures. Cette dernière main-d'œuvre a pour but de faire pénétrer le gravier dans le pavage et de donner ainsi un meilleur appui aux pieds des chevaux, tout en diminuant l'usure.

Les ingénieurs anglais attachent la plus grande importance à la fondation en béton; ils prétendent que sans elle on ne peut jamais avoir une bonne surface de roulement et que la durée du pavage se trouve diminuée dans une proportion considérable.

Il résulte des statistiques fournies par les administrations anglaises, que le pavage en bois constitué comme nous venons de l'indiquer, et entretenu dans un état de propreté convenable, est beaucoup moins glissant que le pavage en granit.

Il a, de plus, l'avantage d'être beaucoup moins bruyant et de donner beaucoup moins de boue.

On a constaté que, si l'on représente par 100 la quantité de boue donnée par une surface macadamisée, le pavage en granit donne 50 de boue et le pavage en bois seulement 20.

Le système de pavage en bois dont nous venons de parler réalise les conditions essentielles de la *chaussée parfaite*, qui sont : *fondation rigide et indestructible*, et *revêtement convenablement élastique*.

Le prix moyen de revient du pavage en bois varie en Angleterre entre 18 francs et 19 fr. 50 par mètre carré.

**

Un accident qui rappelle celui qui a eu lieu récemment dans le jardin des Tuileries et beaucoup d'autres antérieurs

à ce dernier vient d'arriver à Trieste, sur la place de l'Exposition, dans les circonstances suivantes :

Une tempête ayant endommagé un pavillon en fer de l'exposition austro-hongroise, on se mit immédiatement à le réparer pendant la nuit, à l'aide d'un éclairage électrique.

L'appareil d'éclairage avait été installé par le représentant de la maison de Pesth, Ganz et C^o; M. l'ingénieur de Haider, qui était venu lui-même dans ce but à Trieste; cependant la partie du circuit qui servait à l'éclairage du pavillon en fer n'avait été posée que provisoirement, et consistait en fils polis nus.

Le 14 septembre dans la soirée, alors que l'appareil était déjà en fonctionnement et que le courant électrique passait par le circuit, il se trouva qu'il y avait encore quelque chose à mettre en ordre du côté des fils.

M. de Haider voulut s'occuper lui-même de ce soin, mais il ne prit point pour cela les précautions nécessaires et commit l'énorme imprudence de saisir en même temps les deux fils, de telle sorte que le courant électrique lui traversa le corps et le foudroya.

Nous avons déjà annoncé qu'on avait réussi à transmettre directement la parole entre Vienne et Munich, sur une distance de 284 kilomètres; entre Venise et Milan (284 kilomètres), entre Berlin et Hambourg 288 kilomètres) entre Paris et Dijon 341 kilomètres), entre Paris et Bruxelles (344 kilomètres; entre Paris et Nancy (380 kilomètres).

Les différents systèmes téléphoniques employés dans ces expériences vont être soumis très prochainement à une épreuve définitive. On prend, en effet, des dispositions à l'exposition actuelle d'électricité de Munich pour faire des essais sur la ligne de Munich à Dresde, dont la longueur est de 555 kilomètres.

Aux exemples précédents de téléphonie à grande distance nous devons aujourd'hui ajouter les suivants :

En Angleterre, « The United Telephone Company » prend des arrangements pour relier par téléphone Londres et Brighton, en vertu des droits qui lui ont été concédés par le Post-Office. La distance entre ces deux villes est de 75 kilomètres.

On vient de faire une très intéressante expérience de téléphonie sous-marine entre Bruxelles et Douvres. Une conversation a été échangée dans des conditions très satisfaisantes à travers un conducteur de 260 milles (420 kilomètres), dont 60 milles formés de câbles, et 200 de fils. M. van Rysselberghe, l'éminent physicien belge, a très heureusement triomphé de la difficulté à l'aide de son appareil spécial.

Aux Etats-Unis, dans l'Illinois, une ligne téléphonique, de construction toute récente, s'étend de Sterling à Muscatine, sur une distance de 105 milles.

Sous peu, une ligne spéciale réunira téléphoniquement la Vera-Cruz et Mexico; ces deux villes sont situées à 423 kilomètres l'une de l'autre.

Les frères Lamprecht, qui ont fondé une société pour l'introduction de leurs téléphones en Italie, viennent de demander au ministère des travaux publics la concession d'une ligne télégraphique de Milan à Rome, afin d'expérimenter leurs appareils à grande distance. La distance de Milan à Rome est de 500 kilomètres.

En Allemagne, on a mis en communication les bureaux centraux de Cologne et d'Elberfeld, dont la distance est d'environ 60 kilomètres. La particularité intéressante de cette expérience, c'est qu'on s'est servi du câble télégraphique souterrain qui relie ces deux villes. Les paroles ont été transmises avec une grande netteté.

Rappelons à cette occasion que, en Allemagne, les principales lignes télégraphiques sont maintenant souterraines; en France, on ne s'est décidé que sur le tard à adopter ce moyen de sécurité, et, à l'heure qu'il est, il n'y a encore d'établi, en fait de lignes souterraines, que celles de Paris à Nancy et de Paris à Lyon; cette dernière doit être prolongée jusqu'à Marseille.

La conférence internationale des Electriciens réunis, conformément à un vœu émis, l'année dernière, par le Congrès international des Electriciens, a inauguré ses séances lundi dernier à l'hôtel du ministère des affaires étrangères.

Nous rendrons compte de ses travaux.

Les questions à étudier et à résoudre sont les suivantes :

Déterminer par de nouvelles expériences, pour la pratique, la longueur de la colonne de mercure de 1 millimètre carré de section qui, à la température de zéro degré centigrade, représentera la valeur de l'Ohm, c'est-à-dire de l'unité de résistance électrique.

Déterminer un étalon définitif de lumière, et les dispositions à observer dans l'exécution des expériences de comparaison.

Réunir les éléments statistiques relatifs à l'efficacité des paratonnerres des divers systèmes en usage, et à l'action préservatrice ou nuisible des réseaux télégraphiques et téléphoniques.

Organiser sur les lignes télégraphiques l'étude systématique des courants terrestres.

Etudier les meilleures conditions d'établissement d'un réseau télégraphique international, permettant aux différentes stations de communiquer entre elles sans cesse, pour obtenir ainsi d'une manière continue l'état météorologique du plus grand nombre possible de points utiles.

Arrêter les mesures de protection des câbles sous-marins.

Mouvement maritime de steamers entre l'Europe et l'Amérique latine.

DU 1^{er} AU 15 NOVEMBRE

En partance.

Novembre 1 ^{er}	Minho, Southampton, Vigo, Lisbonne, Pernambuco, Rio, Montevideo et Buenos-Aires.
— 1 ^{er}	X, Havre, Montevideo, Valparaiso et Lima
— 1 ^{er}	Laplace, Liverpool, Bahia et Rio.
— 2	Don, Southampton, Antilles, Mexique, Côte-Ferme et mers du Sud.
— 2	San-Martin, Havre, Pernambuco, Bahia Rio et Santos.
— 4	Magellan, Bordeaux, Pernambuco, Bahia, Rio, Montevideo, Buenos-Aires et Valparaiso.
— 4	Strabo, Liverpool, Montevideo, Buenos-Aires et Rosaria.
— 5	Congo, Bordeaux, la Corogne, Lisbonne, Dakar, Montevideo et Buenos-Aires.
— 5	Californian, Liverpool, Antilles et le Pacifique.
— 6	Washington, Saint-Nazaire, Antilles, Côte-Ferme et Pacifique.
— 8	Dom Pedro, Havre, Montevideo, Buenos-Aires et Rosario.
— 8	Copernicus, Liverpool, Bahia, Rio et Santos.
— 9	Elbe, Southampton, Pernambuco, Bahia, et Santos.
— 10	Haytian, Liverpool, Saint-Thomas, Port-au-Prince, Kingston, Vera Cruz et Progresso.
— 10	Rhenania, Havre, Saint-Thomas, la Guayra, Porto-Cabello.
— 11	Holbein, Liverpool, Montevideo et Buenos-Aires.
— 11	Humber, Southampton, Antilles, Côte-Ferme et mers du Sud.
— 14	Béarn, Marseille, Rio, Montevideo et Buenos-Aires.
— 14	Vera-Cruz, Havre, Porto-Rico, la Havane et Vera-Cruz.
— 15	X, Liverpool, Antilles et les ports du Pacifique.
— 15	Ville-de-Saint-Nicolas, Bordeaux (venant du Havre), Montevideo, Buenos-Aires et Rosario.
— 15	Tamar, Southampton, Montevideo et Buenos-Aires.

Attendus.

Novembre 1 ^{er}	Neva, Southampton, du Brésil et la Plata.
— 5	Orénoque, Bordeaux, du Brésil et la Plata.
— 6	Cordillera, Bordeaux, du Brésil à la Plata et le Pacifique.
— 7	Esequibo, Southampton, des Antilles.
— 9	Allemania, Havre, des Antilles et Côte-Ferme.
— 13	Medway, Southampton, des Antilles, Côte-Ferme et mers du Sud.
— 13	Albingia, Havre, des Antilles et du Mexique.
— 15	Tagus, Southampton, du Brésil et la Plata.
— 15	Ville-de-Brest, Saint-Nazaire, des Antilles, Mexique et mers du Sud.

REVUE SUD-AMÉRICAINNE

AGENTS DE CE JOURNAL

Amérique

BRÉSIL Rio de Janeiro, Lombaerts, rua dos Ourives; Bahia, Olavo de Freitas Martins, 3, rua Nova da Alfandega; Pernambuco, Walfredo Medeiros, 9, rua 1^o de Março; Maceio, F. Favares da Costa; Porto Alegre, Ioaguim Alves Leite; S. Paulo, M. Mattos.

CHILI. Santiago et Valparaiso, L. Tornero; Concepcion, J. M. Serrato; Copiapo, Marconi hijos; Valdivia, Julio Oehzens.

EQUATEUR. Quayaquil, Sr Administrador de « El Comercio »; Quito, Andrade Vargas e hijos.

ÉTATS UNIS. New-York. H. P. Sampers et C^{ie}, 19, Barclay Street; Nouvelle-Orléans, H. Billard; Saint-François de Californie, Louis Grégoire et C^{ie}.

ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE. Bogota, Lazaro M. Perez; Barranquilla, M. Davila F. ores, Sr Administrador del « Promotor ». Panama, Saml. Boyd; Barbacoas, José M. Paz; Sincelajo, Rafael Frco Ruiz; Medellin, Modesto Molina; Neiva, D^r Rodrigo Pantoja.

GUATEMALA. Guatemala, Sr administrador de « El Horizonte ».

MEXIQUE. Mexico, Mille y Lucq; Vera Cruz, Sr Administrador del « Diario Commercial ».

PEROU. Lima, J. Galland y E. Henriod.

S. SALVADOR. S. Salvador, Sr Administrador de « La Linterna »; S. Mignel, Brizuela et Charlaix.

VENEZUELA. Caracas, Nicolas de las Casas; La Guaira, F. J. Garcia Monjui.

— Au Rio de La Plata, les agents nommés par le D^r Andrés Lamas; en attendant s'adresser à Buenos-Aires, calle de la Piedad, 255.

Europe

LONDRES. Samuel Deacon et C^{ie}, 150, Leadenhall.EDIMBOURG. Keith et C^{ie}, 65, George St.

MADRID. Gaspar, editores, 4, Principe; M. Murillo, 7, Alcalá.

PARIS, abonnements et annonces, dans l'administration, 12, rue Keppler et chez M. Denné, *libreria Española*, 15, rue Monsigny. Vente au numéro: 3, Arnould, libraire, boulevard Montmartre, — Mad. Denax, kiosque 246, boulevard des Capucines, en face du grand-Hôtel, — kiosque boulevard des Capucines, n^o 9, — kiosque boulevard des Italiens, n^o 22, et kiosque boulevard de la Madeleine n^o 1.

On peut s'abonner à ce journal, sans frais, dans tous les bureaux de poste en France.

Pour les pays ou villes où il n'y a pas d'agents, s'adresser directement à l'administration centrale.

12, rue Keppler, Paris.

THE NEW LONDON AND BRAZILIAN BANK

LIMITED

Capital social: £ 1,000,000, dont £ 500,000 versées

FONDS DE RÉSERVE: £ 165,000

SIÈGE SOCIAL: 2, OLD BROAD STREET

London E. C.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. John White Cater, *Président*;L'honorable Pascoe Charles Glyn, *Vice-Président*.

MM.

James Alexander,

Edw. Lonsdale Beckwith,

John Hollocombe,

MM.

Charles Edward Johnston,

Charles Day Rose,

William Freer Scholfield.

Directeur: John BEATON

SUCCURSALES:

Rio Janeiro

Pará,
Pernambuco,
Bahia,
Santos,
São Paulo,Rio Grande do Sul,
Montevideo,
Lisbonne,
Porto.

AGENCES:

A PARIS: J.-H. Schröder et C^o;A HAMBOURG: MM. Mallet frères et C^o;

A NEW-YORK: Fabbri et Chauncey,

Morton Bliss et C^o.

AU BRÉSIL:

Ceara, Maranhão, Pelotas, Porto Alegre.

EN PORTUGAL:

Amarante, Braga, Coimbra, Faro, Figueira,
Lagos, Guimarães, Portimão, Setúbal, Silves,
Sines, Tavira, Vianna, Villa Real.

A LA PLATA:

Buenos-Aires.

Cette Banque fait toutes sortes d'opérations de Banque avec les pays ci-dessus nommés.

Pour tout autre renseignement s'adresser à la Banque
2, OLD BROAD STREET, LONDON, E. C.

JOSÉ DE CARABASSA ET C^o

BUENOS-AIRES

157, Rue Cangallo, 157.

ON PAYER:

Dépôts en compte courant à vue, mon. légale.	3 % par an.
— — — à 30 jours.	4 % —
— — — à 60 et 90 jours.	5 % —
Dépôts en compte courant à vue, en or.	2 % —
— — — à 30 jours.	3 % —
— — — à 60 et 90 jours.	4 % —
— — — plus longue éch ^e .	convention.

ON RECOUVRE:

Avances en compte courant, en mon. légale.	10 % par an
— — — en or.	10 % —

L'escompte de lettres de change et billets est conventionnel.

LETTRES DE CHANGE

On tire: sur 600 villes d'Espagne; — sur 40 villes de France: Londres, Jersey, Liverpool, Hollande, Belgique, Allemagne, Russie, Turquie, Danemark, Suède, Norvège, Roumanie, Autriche, Lisbonne, Oporto, 79 villes d'Italie et 35 de Suisse.

LETTRES DE CRÉDIT

Sur les principales villes de l'Europe, tant pour voyageurs que pour achats de marchandises; — la commission n'est perçue que sur les sommes dont on aura disposé.

Les Bureaux sont ouverts: de 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, et les samedis jusqu'à 5 heures. — Buenos-Aires, le 1^{er} avril 1882.

LA NATIONALE

C^{ie} d'Assurances sur la Vie

Ancienne COMPAGNIE ROYALE

ÉTABLIE A PARIS

Rue de Grammont et rue du 4 Septembre, 18

FONDS DE GARANTIE:

DEUX CENT DEUX MILLIONS

COMPAGNIE DE VAPEURS

" BRAZIL AND RIVER PLATE "

TOUCHANT A LISBONNE ET A MADÈRE

DÉPARTS RÉGULIERS CHAQUE MOIS DE LIVERPOOL,
LONDRES ET ANVERS.

DE LIVERPOOL:

Les 5 et 19 de chaque mois, pour Montevideo,
et Buenos-Aires (direct).Les 12 et 26 de chaque mois, pour Montevideo,
Buenos-Aires, San-Nicolas et Rosario (direct).

DE LONDRES (VOIE ANVERS)

(Avec la malle royale belge)

Les 6, 16 et 26 de chaque mois pour Rio de
Janeiro, Montevideo et Buenos-Aires.En cas de quarantaines à la Plata pour pro-
venances de l'Empire les vapeurs ne toucheront
pas au Brésil.Excellentes cabines et service pour passagers
de 1^{re} classe; aussi de 3^e.Pour conditions de frets et passages, s'a-
dresser:LONDRES: Arthur Holland and C^o, 17, Leadenhall. E. C.

ANVERS: Kennedy and Hunter.

LIVERPOOL: Lamport and Holt.

L'UNION

COMPAGNIE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE

et sur la Vie humaine

FONDÉE EN 1828 ET 1829

Sinistres payés depuis l'origine de la Compagnie Incendie
CENT CINQ MILLIONSGaranties de la Compagnie Vie:
SOIXANTE-CINQ MILLIONSAssurances sur la Vie entière, Mixtes, à Terme fixe
RENTES VIAGÈRESPour tous renseignements et tarifs,
s'adresser à PARIS,

13, rue de la Banque, 13

ET DANS LES DÉPARTEMENTS A MM. LES AGENTS DE LA COMPAGNIE.

CAISSE DE REPORTS

DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Société anonyme. — Capital 20 millions

52, rue de Châteaudun, Paris.

Les reports sont des prêts sur titres, garantis: 1^o par les titres reportés, 2^o par les Agents de change ou banquiers intermédiaires. Les reports faits pour le compte de ses clients par la Société Nouvelle sont en outre, garantis par cette dernière, qui conserve dans ses caisses les titres reportés pendant toute la durée du report, et est responsable des fonds placés par elle en reports.

Toute somme, depuis celle de 100 fr., peut être déposée à la Caisse de Reports de la Société Nouvelle.

Les fonds déposés sont employés en reports à la liquidation qui suit la date du dépôt.

Intérêt net bonifié aux déposants:
Pour le mois d'avril. 6.35 0/0 l'an.

Envoi franco, sur demande, de la Notice sur les Opérations de Reports.